HENRI GUILLEMIN

Les Visions
poème inachevé
de Lamartine

étude historique et critique
avec des documents inédits

Thèse (complémentaire) de doctorat soutenue en 1936

VOLUME 1.2
(p. 35 à 65)

Introduction (2)

utovie / hg

sous la direction de Jean-Marc Carité
les éditions d'utovie
rééditent
dans la
collection HG
les œuvres complètes de
Henri Guillemin

pour être tenu informé de ce programme
il suffit d'envoyer vos prénom, nom et adresse aux
(par courrier)
Editions d'Utovie
Diffusion Différente
40320 BATS (France)
(par email)
utovie@wanadoo.fr

catalogue consultable
(avec achat sécurisé en ligne) sur
www.utovie.com

La numérisation de cette collection
reçoit le soutien de la région Nouvelle Aquitaine

Pour des raisons techniques et de confort de téléchargement
nous avons décidé de scinder en plusieurs volumes
ce travail de 256 pages.
Nous avons respecté la pagination d'origine
(indiquée en couverture de chaque volume).

L'ensemble est disponible sous forme de PDF
à télécharger gratuitement sur notre site.

Toute reproduction partielle ou non de la présente publication
est interdite sans l'autorisation de l'éditeur
et du Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie
C.F.F. 20 rue des Grands Augustins, 75006 Paris.

© Diffusion Différente, Utovie, 2022

son premier état glorieux. Dans le projet de 1821, où est la faute commise ? Le pèlerinage tâtonnant des deux âmes en quête l'une de l'autre, comment serait-il une expiation ? il n'y a là pour elles qu'une série d'épreuves. Dieu exige d'elles seulement qu'elles méritent. Lamartine flotte entre deux doctrines : Expiation ? Épreuve ? En 1823, il opte pour la thèse chrétienne de la chute (qu'il poétise, qu'il atténue ; la faute n'étant plus d'orgueil ni de désobéissance à Dieu par la volonté de connaître, mais seulement un oubli du ciel dans l'emportement de l'amour vers la beauté des créatures). — En 1821, s'il faut en croire le texte de 1857, l'idée des épreuves s'imposait à lui avec plus de force. Cette incertitude, il suffit de relire les *Méditations* pour en découvrir les plus clairs indices : en octobre 1817, Lamartine écrit dans l'*Immortalité*, où l'homme qui s'interroge sur le secret du monde, se demande : « pourquoi suis-je né » : « Pourquoi ? Pour mériter, pour expier peut-être ». En septembre 1819, dans la pièce qu'il dédie à Lord Byron, l'*Homme*, il hésite sur le même problème ; il ne conclut pas (« Soit que [...] Soit que [...] » v. 71-74) et s'en tient à ceci :

Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.

En 1823, Socrate, sans s'expliquer sur l'origine et la raison d'être du châtiment, juge pourtant que « la terre est pour nous l'autel expiatoire » (v. 223). En 1856, abordant une fois de plus la même énigme, Lamartine exprime alors — dans un langage de profession de foi — son sentiment définitif : l'idée d'une chute originelle, et par conséquent d'une expiation, l'emporte dans son esprit. « Nous sommes convaincu », déclare-t-il [1], « sans pouvoir le démontrer ni l'expliquer [...] qu'il y a eu une déchéance, une éclipse de Dieu sur l'homme, un Eden perdu » ; et quelques lignes plus loin, il parle encore d'une « mystérieuse dégradation de la première humanité ».

La métempsychose, les promenades astrales des âmes, échappées à la vie terrestre, tout cela, si nettement indiqué dans le dessein de 1821, disparaît dans les plans des *Visions*. On pourrait être tenté de croire qu'en 1857, lorsqu'il repasse en esprit sa grande invention épique de 1821, le poète l'enrichit, sans y prendre garde, de ces rêves mis à la mode depuis lors par Pierre Leroux et Jean Reynaud et, l'année d'avant, si somptueusement présentés par Hugo dans sa *Bouche d'ombre*. Mais en 1817, s'adressant à son âme, il écrivait dans l'*Immortalité* (v. 39-41) :

As-tu tout oublié ? Par delà le tombeau
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau ?
Vas-tu recommencer une semblable vie ?

et dans cette pièce, *Philosophie*, qu'il achève à Milly en novembre 1821, on le voit douter si le « rayon divin », c'est-à-dire l'âme humaine

Doit être, par la mort, éteint ou rallumé,
S'il doit, après mille ans, revivre sur la terre,
Ou si, changeant sept fois de destins et de sphère,
Et montant d'astre en astre à son centre divin,
D'un but qui fuit toujours il s'approche sans fin. (v. 60-64)

1. C. F. L. Entr. 12. T. II, p. 484.

Si rien, dans le déroulement prévu des *Visions*, ne rappelle plus cette doctrine, si l'ange déchu, seul être soumis aux résurrections expiatoires, promène son destin d'exception d'existence en existence, sur la terre toujours, et jusqu'à la consommation des siècles, il n'est pas impossible que la *Vision Cinquième* (« Socrate ou Pythagore ») ait été destinée à contenir quelque vaste exposé du message de Samos [1].

Faut-il faire état, enfin, d'une dernière dissemblance entre le projet de 1821 et les plans écrits en 1823 ? En 1821, Lamartine prévoyait, paraît-il, pour couronner son poème, une lumière d'apothéose, une grande ascension finale de « toutes les âmes purifiées et divinisées par la miséricorde de Dieu ». Moins hardi, en 1823, il n'abolit point si magnifiquement l'Enfer, et l'existence de la géhenne paraît au contraire très nettement impliquée dans une phrase prononcée par la « voix d'en haut », au moment de la chute d'Eloïm : « [...] si tu es jugé pur, tu redeviendras ange [...], sinon tu subiras la condamnation de l'homme réprouvé ». Sans doute, l'ange déchu et châtié est-il accueilli enfin, avec sa première amante, dans le sein du Seigneur, tandis que l' « éternité commence », mais l'Antéchrist, que le feu du ciel vient tout juste de foudroyer, ne paraît nullement appelé à la même rédemption. Et cette fois je crois fort que Lamartine, depuis longtemps en 1857 libre-croyant, et qui, dans la *Chute d'un ange*, a rejeté explicitement la croyance à l'Enfer, a voulu répandre, sur son vieux dessein de 1821, une lumière philosophique plus semblable à celle dont s'est revêtue peu à peu sa pensée qu'au clair-obscur de ses opinions anciennes, dociles encore, jusqu'en 1832, aux dogmes du catholicisme.

Néanmoins, si sérieux que soient les contrastes entre le projet de janvier 1821 et les schémas précis sur lesquels, en janvier 1824, Lamartine commencera à travailler, une idée, à travers eux tous, demeure inchangée, et constitue bien la pensée essentielle de son épopée ; lorsqu'en 1851 il publiera, comme honteusement, les vestiges du grand œuvre avorté, il fera précéder ces pâles débris des *Visons* d'une courte phrase où se résume toute l'intention du poème : « Ce devait être, écrit-il, l'histoire de l'âme humaine et de ses transmigrations à travers des existences et des épreuves successives, depuis le néant jusqu'à la

1. Lamartine croyait-il, a-t-il cru, au moins un moment, à la métempsychose ? Toute sa vie, le mystère du destin resta au fond de lui comme une énigme dramatique, comme d'épaisses ténèbres chargées de secrets. La métempsychose a pu lui paraître une explication recevable, une hypothèse égale à bien d'autres. Je ne vois cependant, dans toute son œuvre en prose, qu'une seule phrase sur ce sujet. Lorsqu'il arrive en Terre-Sainte, en 1832, tout lui paraît, dit-il, étrangement familier ; les objets, les êtres, les paysages, il lui semble qu'il les reconnaît. C'est alors qu'il écrit : « Avons-nous vécu deux fois, ou mille fois ? » (*Voyage en Orient* dans O. C., 1842. T. VI, p. 411). En 1844, l'abbé Th. B***, dans ses *Lettres à Lamartine* [...] (Avignon et Paris, in-8°, p. 37) apostrophe ainsi sa victime : « Oui, Monsieur, vous croyez à la transmigration des âmes ! ». — Henri de Lacretelle rapporte une conversation qu'il eut avec le poète, vers 1845 ; Lamartine lui aurait dit : « Les naufragés de la terre sont recueillis après la mort dans une autre sphère, dans un paradis, je ne sais pas. La vérité, l'incomparable lumière de l'ordre et de la justice, leur apparaît pendant un temps ; puis leurs yeux se referment à cette clarté, et ils retombent dans d'autres batailles, dans d'autres univers, sous un autre soleil, dans une autre épreuve [...] Dieu n'est pas plus éternel que l'homme ; seulement il a conscience de son éternité » (H. de Lacretelle, *Lamartine et ses amis*, Paris, 1878, p. 62). Il est vrai que plus loin (p. 270) Lacretelle déclare : « Je lui exposais parfois la lumineuse théorie des sphères, des incarnations sans fin dans des humanités renouvelées et des épurations successives. J'étais très convaincu. Il inclinait vers cette vraisemblance ; il ne se prononçait pas ».

réunion au centre universel, Dieu » [1]. Pris à cette hauteur, les plans de 1824 et de 1823 sont bien, en effet, semblables. Que l'âme des astres, et les destins stellaires soient dans l'un et non dans les autres, que la thèse des âmes sœurs semble s'effacer, disparaître, que l'idée de l'expiation prenne le pas sur celle des épreuves, tout cela, en définitive, ne prévaut point contre l'unité, toujours maintenue, de la pensée fondamentale : celle d'une grande illustration épique du destin de l'âme en route vers Dieu.

*
* *

C'est à propos de Dante que Lamartine, en 1857, raconte son illumination de 1821. Il apparente ouvertement sa propre conception épique à la *Divine Comédie*. « Je comprends d'autant mieux, écrit-il, le plan de cette épopée que moi-même [...] j'avais conçu dès ma jeunesse une épopée, le grand rêve de ma vie, la seule épopée qui me paraisse aujourd'hui réalisable, sur un plan à peu près analogue au plan de la *Divine Comédie* » [2].

A la vérité, le lien qui peut unir les *Visions* au poème de Dante est assez indistinct, et il est malaisé de découvrir une corrélation et des concordances précises entre la longue histoire d'Eloïm, ange déchu, prisonnier d'un cycle de perpétuelles résurrections, et le voyage métaphysique de Dante à travers l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis. Si même (et Lamartine n'indique nulle part cette interprétation dans les Entretiens qu'il consacre à Dante) on veut considérer la *Divine Comédie* comme le récit figuré de l'âme humaine s'élevant de la nuit du mal à la demi-vertu de la souffrance acceptée pour parvenir enfin à l'éternelle félicité céleste, il faut reconnaître que la série des épisodes prévus dans les plans des *Visions* n'a rien qui rappelle la grande fresque italienne. Le projet de 1821 — s'il faut tenir pour valable l'aperçu qu'en donne le *Cours Familier* — aurait peut-être présenté des ressemblances plus accusées avec la *Divine Comédie*, et il importe de noter que les plans des *Visions* contiennent aussi, comme un souvenir, peut-être, du premier rêve, une évocation de l'Enfer, du Purgatoire et du Ciel (Plan II, Chant XV; Plan III, Vision IV, Chant II).

Lamartine, du reste, connaissait-il très bien la *Divine Comédie* ? On peut en douter [3]. L'article que, le 20 décembre 1856, il écrivit sur Dante dans le journal *Le Siècle* témoigne d'une assez médiocre sympathie pour une œuvre que, d'ailleurs, il traite d'« illisible » [4], où il veut voir les preuves d'un véritable « égarement mystique » et qu'il apprécie finalement comme faisait, à peu près, Voltaire.

Mais 1856 n'est plus 1821, et dans *Le Siècle*, par surcroît, l'enthousiasme pour une grande œuvre catholique serait tout à fait hors de mise. Si même, en 1821, Lamartine connaissait Dante d'un peu loin seulement, s'il n'avait guère,

1. *Nouvelles Confidences* dans O. C., 1863. T. XXX, p. 83.

2. C. F. L., Entr. 17. T. III, p. 353.

3. M. Van Tieghem signale avec une stupéfaction ironique que Lamartine ne craint pas d'appeler Ossian, dans les *Confidences* (VI-5), « ce Dante septentrional » (Cf. Van Tieghem. *Ossian en France*, 1917, p. 738).

4. Cf. C. F. L., Entr. 96. T. XVI, p. 413. Dans un autre Entretien (Entr. 11. T. II, p. 132) Lamartine déclarait qu'on peut lire Dante en le feuilletant, « comme on cherche une perle dans un tas d'écailles ».

sur son poème, d'autres lumières que celles dont M. Artaud l'avait patiemment pourvu, si la *Divine Comédie* tout entière, que peut-être il n'avait jamais lue de près, lui semblait comme un monument démesuré fait de ténèbres et de rayons, il faut songer cependant que c'est bien sur la terre italienne que les *Visions* sont nées en lui, — que ce texte du *Cours Familier* où son propre poème lui revient à l'esprit au souvenir de celui du Dante reste un document dont il faut tenir compte [1], — qu'en novembre 1828, lorsqu'il souffre de voir stagner ses *Visions*, c'est, dit-il, « l'ombre du Dante » qui lui apparaît et qui lui adresse des reproches, et qu'enfin, le 13 juillet 1830, il déclare encore à Ch. Nodier : « Il faut penser à la *Divina Comedia* qui fermente depuis si longtemps en moi » [2].

Ce que Lamartine doit seulement, sans doute, à la *Divine Comédie* — et cette dette, tout de même, vaut qu'on en parle — c'est que, par elle, lui est venu, non certes le canevas tout fait d'un poème, mais l'idée, soudain découverte, et qui l'enivre, de quitter hardiment les vieilles routes battues des récits héroïques, des épopées du type de la *Henriade*. « Je ferai voir l'invisible — fait-il dire à Dante — et je le rendrai si visible par la puissance de ma foi et par la vigueur de mes pinceaux que le ciel et la terre sembleront s'ouvrir aux yeux des hommes » [3]. C'est Dante, je le crois, qui l'a détourné de *Clovis*. Tandis que les Viennet, que les d'Arlincourt, que les Parseval-Grandmaison continuent à piétiner dans les vieilles ornières du poème national, Lamartine a senti passer le coup d'aile de « l'aigle toscan ». Comme Dante, mieux que Dante — si disparate, si chaotique — il compte faire l'épopée infinie du surnaturel.

*
* *

Que Platon ait agi fortement sur la pensée de Lamartine dans la conception de son épopée, la chose paraît hors de doute. Son influence s'accordait d'ailleurs avec celle de Dante, que Lamartine considère comme « croyant et platonicien à la fois ».

Platon a séduit Lamartine bien avant qu'il en ait pu lire les commodes traductions que Cousin commence à donner à partir de 1822. L'année même où il a conçu son poème, il dit en effet au marquis de la Maisonfort qu'il s'égare « dans les cieux sur les pas de Platon » — « Doctrine presque divine » (II. 238), écrit-il en parlant du platonisme, le 30 mai 1822 ; et lorsqu'en février 1823 il annonce à Virieu qu'il entreprend « un chant sur la mort de notre ami Socrate », il lui confie qu'il en méditait l'idée « depuis six ans ». Six ans ? Cela nous reporte à 1817, et c'est bien, en effet, en 1817 (octobre) qu'il a écrit cette *Immortalité* pleine de souvenirs platoniciens, où il évoque, pour Julie Charles, ces conversations qu'il avait avec elle, au précédent automne, sur les grands sujets obscurs de l'âme et de son destin.

1. D'autant plus que Lamartine y emploie expressément le nom de *Divine Comédie* pour l'appliquer à son grand Poème.

2. Lettre publiée dans *La Révolution Française*. Juillet-décembre 1886. — C'est aussi en parlant de son grand poème métaphysique qu'il déclare à Hugo, le 17 juillet 1830 : « Je vais me lancer dans l'espace libre et éthéré de la poésie dantesque [...] » (lettre p. p. Louis Barthou dans les *Annales politiques et littéraires*, 13 juin 1920). L'« Avertissement des Nouvelles Éditions » de la *Chute d'un ange* rapprochera aussi expressément le grand poème de Lamartine de la *Divine Comédie*.

3. C. F. L., Entr. 17. T. III, p. 352.

Fréminville contribua fortement à implanter chez Lamartine les grands thèmes philosophiques du platonisme ; en septembre 1811 Lamartine avait fait sa connaissance en Italie. En août 1814, il songe à lui dédier une épître. En mars 1815, il lui écrit « sur des sujets graves ». A la fin de 1822, il le voit beaucoup à Paris, et c'est à Fréminville encore qu'au mois d'août 1824 il s'adresse, pour le consulter, lui son « maître en Platon », sur l'inquiétant sujet de la Révélation. Il ne faut pas négliger cependant ceux qui, les premiers, ont initié Lamartine aux idées platoniciennes : le vieux M. de Vaudran, qui lisait tout haut le *Phédon* devant lui, au temps de sa petite enfance et le père Wrintz, à Belley, ce jeune Belge enthousiaste qui lui enseignait dans Platon les premiers traits « de la philosophie spiritualiste ».

C'est, semble-t-il, dans le dessein original — celui de 1821 — que la marque de Platon apparaît le plus nettement. S'il est bien vrai que Lamartine y voulait chanter l'univers entier comme un être vivant doué d'intelligence et d'amour, n'est-ce pas en écho du *Timée*, où Platon dit expressément : « On doit admettre comme vraisemblable que ce monde est un animal véritablement doué d'une âme et d'une intelligence par la providence divine » [1]. Si l'épopée, encore sans titre, devait évoquer l'âme des astres et leur « destination morale », c'est sans doute que le même *Timée* avait révélé à Lamartine comment Dieu, partageant le composé mystérieux d'où était sortie l'âme du monde « en autant d'âmes qu'il y a d'astres », en avait donné « une à chacun d'eux » [2].

Les migrations de planète en planète des deux âmes que Lamartine se donnait mission de suivre à travers son immense ouvrage, le *Timée* encore lui en fournissait le thème [3]. Les « douze ou vingt transfigurations » que Lamartine prévoit pour elles avant leur retour « au centre universel », n'en aurait-il pas emprunté l'idée au *Phèdre* [4] ou au *Phédon* [5], ou à la *République* ? (livre X) où il avait pu lire le surprenant récit que fait Er l'arménien du pèlerinage de mille ans imposé aux âmes imparfaites [6] ? Quant à la thèse des « âmes sœurs devenues étrangères l'une à l'autre » et qui passent à se chercher pour se réunir à nouveau leur temps d'épreuve « dans les mondes supérieurs et inférieurs », on en connaît assez l'étrange et rebutant et sublime exposé du *Banquet* [7].

Enfin et surtout l'idée centrale et première du poème : cette marche montante et cruelle de l'âme humaine condamnée à ne retrouver son originel état qu'à travers de lourdes épreuves et par le chemin du renoncement, n'est-elle pas l'essence même de la doctrine platonicienne ? C'est ainsi en tous cas que Lamartine croira résumer tout le platonicisme dans sa *Mort de Socrate* d'après le *Phédon*. Et c'est, en propres termes, l'enseignement du *Timée* dans le passage même qui concerne les migrations purificatrices de l'âme : « ses transformations [de l'homme encore impur] et son supplice ne finiront point avant

1. *Œuvres de Platon*, trad. Cousin. T. XII, p. 120.
2. *Ibid.*, p. 138.
3. *Ibid.*, p. 139.
4. *Ibid.* T. VI, p. 54.
5. *Ibid.* T. I, p. 242.
6. *Ibid.* T. X, p. 281.
7. *Ibid.* T. VI, pp. 272 sqq.

que [...], domptant par la raison cette partie grossière de lui-même [...], il se rende digne de retrouver sa première et excellente condition » [1].

***

Les *Visions* doivent-elles quelque chose à la philosophie indienne ? Il n'est pas aisé de se prononcer fermement sur ce point. Je sais bien que l'on s'accorde généralement à ne reconnaître aucune influence des textes sacrés de l'Inde sur la pensée de Lamartine avant une date assez tardive. Cependant, avant les Entretiens de 1856 sur les Épopées indiennes, il convient de citer, à côté de la phrase connue que Lamartine écrit à Virieu le 19 octobre 1834 (« et nous aurons aussi nos poèmes indiens, infinis comme la nature [...] ») (III. 343) cette autre phrase significative que Lamartine inscrit dans son *Voyage en Orient* : « La clef de tout est aux Indes » [2]. Et, d'autre part, les rapports singuliers qu'un examen attentif fait apparaître entre certains thèmes des *Visions* et les doctrines indiennes, telles qu'on pouvait les lire vers 1820 dans des ouvrages point mystérieux, remettent, en vérité, tout en cause.

Une allusion, dans le *Génie du christianisme* [3], aux « poèmes sanscrits », et même, dans les Notes de cet ouvrage [4], la présence de deux fragments indiens traduits en français sur le texte de Roberston, avaient pu donner l'éveil à Lamartine. *L'Essai sur les Révolutions* [5] contenait également deux passages du *Mahabarat* et du *Sacontala*. Chateaubriand précisait qu'il avait traduit lui-même pour son livre ces lignes du *Mahabarat* : (« poème épique d'environ quatre cent mille vers ») d'après la version anglaise de Wilkins ; et le commentaire qu'en 1826 il ajoute est pour nous précieux : « Cette note sur le sanscrit, dit-il, était assez curieuse de son temps [1797] ; aujourd'hui le sanscrit est si connu que nos citations n'ont plus d'intérêt ». En effet, non seulement, en Angleterre, Wilkins, Roberston, Jones, Colebrooke, avaient publié d'importantes relations sur les lois indiennes et les textes sanscrits, mais Suard, Morellet, Campenon, en France, achevaient en 1821 la traduction des *Recherches historiques sur l'Inde*, et des œuvres complètes de Roberston (1817-1821, 12 vol. in-8) ; Parraud avait, depuis longtemps déjà (1787), traduit, d'après Wilkins, le *Bahguat-Geeta* ; Anquetil-Duperron, en 1801-1802, (3 vol. in-4) avait traduit en latin les *Upanishads* d'après la version persane. Bruguière (1803), d'après Jones, et de Chézy (1814), sur le texte sanscrit lui-même, avaient donné des traductions de *Sacountala* et de l'*Yadjnadatta-Badha*, « épisode extrait du *Ramayana*, poème épique sanscrit » [6].

Lamartine rapporte dans son *Cours Familier* [7], sans indiquer par malheur aucune date, qu'il a lu un jour, à la chasse, « un volume anglais de traduc-

1. *Ibid.* T. VII, p. 139.
2. *Voyage en Orient*, 1835. T. II, p. 252.
3. *Génie du christianisme*, II, V, 2.
4. *Génie du christianisme*. Note B.
5. *Essai sur les Révolutions*, ch. LVIII.
6. Le Deuxième Entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg* contient une allusion aux « livres sacrés des indiens ».
7. C. F. L., Entr. 3. T. I, p. 212.

tion du sanscrit », et le même texte nous présente d'Eckstein comme, en cette matière, le grand maître dont Lamartine fut le reconnaissant disciple. Mais de même qu'avant Fréminville d'autres avaient déjà guidé Lamartine vers Platon, d'autres aussi, avant d'Eckstein, avaient pu conduire sa pensée aux grandes sources orientales [1]. Il est vraisemblable en tous cas, que dans la traduction du *Phédon* que Cousin publia en 1822 et qui, par contagion d'enthousiasme, engendra la *Mort de Socrate*, Lamartine n'a pas laissé échapper cette phrase de l'Argument liminaire où sont évoqués, antérieurs même aux fables de la Grèce et aux inspirations chrétiennes de Dante et de Milton, les vastes songes « des bords de l'Indus et du Gange » et leur « système de punitions graduées qui est en même temps un système d'expiation et de purification » [2]. Sans doute si la croyance à la vie universelle — des astres comme des animaux et des plantes — et à la participation de tout être, de toute matière même, à l'âme obscure et divine du monde, se trouve clairement exprimée dans le *Symbole des Brahmes* tel qu'il figure au discours préliminaire du livre de Parraud (p. XXXV), il n'est pas toutefois nécessaire de dépasser Platon pour en rechercher l'origine dans la pensée lamartinienne ; et que, par ailleurs, l'idée de la déchéance et de la réhabilitation par la souffrance acceptée, comme aussi le thème de l'ascension graduelle du héros, d'épreuve en épreuve, jusqu'au ciel, se trouvent souvent repris dans les textes indiens [3], cela ne suffit pas à établir leur directe influence sur cette épopée de l'âme que devaient former les *Visions*. Mais on aperçoit néanmoins dans le *Bhaguat-Geeta (ou dialogues de Kreesna et d'Arjoon)* [4] des textes bien instructifs pour l'enquête qui nous occupe. L'« Extrait du Shaster » (p. LXXVI) raconte la chute d'une partie des *debtah*, créatures intermédiaires, en tous points comparables aux anges du système chrétien et dont l'Éternel punit la révolte d'une manière étrangement semblable à celle qui, dans les *Visions*, s'appliquera à l'ange Eloïm. L'Éternel ordonna, dit le texte, « qu'on les mît à même de pouvoir travailler à leur salut en les soumettant à certaines épreuves » [5]. « L'Éternel dit encore à Bistnou : les corps que je vais préparer pour loger les *debtah* rebelles seront sujets au changement, à la décadence, à la mort, et se renouvelleront par l'effet des principes dont ils seront formés. Les *debtah* coupables, enfermés dans ces corps mortels, subiront alternativement quatre-vingt-sept changements ou transmigrations et seront plus ou moins sujets aux suites du mal matériel et du mal moral en proportion de leur péché originel [...]. Ce sera là leur état de changement et d'expiation » [6]. Surtout, qu'ils ne se portent point au suicide, car « si un *debtah* était assez hardi pour se délivrer par violence du corps mortel dans lequel je l'aurai enfermé, toi, Sieb, tu le plongeras dans l'Onderah pour toujours » [7]. Enfin, « les *debtah* coupables seront

1. Du reste, Lamartine écrit (C. F. L. Entr. 5. T. I, p. 391) que la traduction du *Sacountala* par de Chézy en 1830 le « confirma » seulement dans son enthousiasme pour l'Inde.

2. *Œuvres de Platon*, trad. Cousin. Paris, 1822. T. I, p. 180.

3. Cf. C. F. L., Entr. 3. T. I, p. 217.

4. *Le Bhaguat-Geeta, ou dialogues de Kreesna et d'Arjoon*, contenant un précis de la religion et de la morale des Indiens, traduit [...] par Ch. Wilkins, et de l'anglais en français, par M. Parraud. Londres et Paris, 1787, in-8°.

5. *Ibid.*, p. LXXXIV.

6. *Ibid.*, p. LXXXV.

7. *Ibid.*, p. LXXXVIII.

exposés aux mêmes tentations qui ont causé leur révolte » [1] et, dit l'Éternel, « la résistance que les *debtah* pervers opposeront à leurs tentations me sera une forte preuve de la sincérité de leur douleur et de leur repentir » [2] ; et, s'ils triomphent de la tentation, ils seront accueillis de nouveau dans le Mahab-Surga et contempleront la Face Éternelle.

Il y a bien là, semble-t-il, une parenté morale assez saisissante entre la pensée indienne et la philosophie des *Visions*. Platon, plus proche du projet cosmique de 1821, ne fournit que peu de choses à l'histoire d'Eloïm. Il n'en va pas de même pour cet « Extrait du Shaster ». Si même, ainsi que nous le verrons plus loin, l'idée de substituer à ses deux « âmes sœurs » un ange déchu, comme héros et vivant symbole de son poème métaphysique, fut suggérée à Lamartine par un tout autre livre que le *Bhaguat-Geeta*, il n'en reste pas moins que les purifications successives et l'interminable destin de son personnage d'Eloïm portent comme un reflet du châtiment des *debtah* rebelles.

*
* *

M. Charles Huit, dans l'ouvrage qu'il a consacré à Ballanche [3], estime que le plan des *Visions*, tel qu'il est indiqué dans la lettre de Lamartine à Virieu datée du 12 décembre 1823, témoigne « de réminiscences assez vraisemblables de l'épopée tentée antérieurement par Ballanche ».

Il est certainement assez curieux de voir Ballanche raconter, dans la Préface générale de ses œuvres [4], comment, poursuivi lui aussi par l'obsession de construire une épopée, il avait songé d'abord à prendre pour sujet l'insurrection lyonnaise de 1793 et l'héroïsme de ses martyrs. Le poème s'ouvrait quinze siècles après ces événements tragiques : « Un voyageur arrivait sur les ruines de l'antique cité dont le nom même avait péri [...] [5] ». L'analogie avec le début des *Visions* peut paraître en effet singulière. Mais, en 1823, comment Lamartine eût-il pu connaître ce dessein qu'avait formé Ballanche ? Qu'il ait parlé, dans son premier plan des *Visions*, d'une « ville sans nom », peut-être, à la rigueur, doit-on trouver là un écho de l'*Homme sans nom* qu'en 1820 avait publié Ballanche (à cent exemplaires seulement il est vrai). En 1818, dans son *Essai sur les Institutions Sociales*, Ballanche avait donné de l'épopée une définition neuve et hardie, à laquelle les *Visions* semblent assez bien répondre : « L'épopée, écrivait-il, est l'histoire du genre humain dans les divers âges de la société » [6] ; c'est, reprend-il quelques pages plus loin (p. 332), « l'histoire même des âges de l'esprit humain »; et il ajoute : « si les modernes eussent conçu l'épopée dans toute son étendue et eussent fait un cycle épique éclairé par la Révélation, nous aurions la vraie histoire du genre humain ».

1. *Ibid.*, p. XCII.

2. *Ibid.*, pp. XCII-XCIII.

3. Ch. Huit. *La vie et les œuvres de Ballanche*. Lyon, Vitte, 1904, in-8°, p. 233, note. — C'est aussi, semble-t-il, l'opinion de M. H. Tronchon dans son étude sur « Herder et Lamartine ». R. L. C., 1921, p. 556.

4. Ballanche. O. C., 1833. T. I, p. 3.

5. Cf. Paul Vulliand. « Ballanche et Lamartine ». *Entretiens idéalistes*, juin 1914.

6. Ballanche. O. C., T. II, p. 320.

Comme on le voit, par ailleurs, préciser : « Le génie de l'épopée tend toujours à individualiser et à faire des créations allégoriques » [1], on peut assez bien reconnaître, dans l'histoire symbolique d'Eloïm, un dessein auquel Ballanche n'aurait pu qu'applaudir en y retrouvant sa propre pensée. Enfin le grand thème du philosophe lyonnais, ce thème qu'il reprend vingt fois, cent fois, jusqu'à lasser un peu le lecteur, celui du « dogme un et identique de la déchéance et de la réhabilitation » [2] n'apporte rien que Lamartine n'ait déjà lu dans Platon certainement, et chez les Indiens peut-être. Au reste, à l'époque où il conçoit les *Visions*, Lamartine connaissait-il Ballanche ? Ce n'est guère qu'à partir de 1830 que Ballanche se fit un nom. Lamartine déclare qu'en 1829 il est déjà lié avec lui et qu'il l'a « beaucoup connu » [3]. De fait, leurs rencontres semblent avoir été fréquentes à partir de 1834. Mais une lettre de Ballanche à Madame d'Hautefeuille, en juin 1835 [4], laisse entendre que de cette époque seulement datent les relations vraiment personnelles et amicales entre Lamartine et lui-même, et s'il faut en croire les termes du *Cours Familier* [5] Lamartine n'aurait eu, à l'égard de celui qu'il nomme « le doux Socrate lyonnais », dont les pensées trop floues étaient incapables, dit-il, de « prendre corps », qu'une sympathie bienveillante, un peu indulgente, un peu attendrie, un peu protectrice.

Il apparaît donc bien que l'on ne saurait parler sans beaucoup d'imprudence d'une dette précise contractée par le poète des *Visions* envers l'auteur d'*Antigone* et de l'*Essai sur les Institutions Sociales*.

*
* *

Devons-nous penser aux illuminés ? Leur influence est peut-être, sur bien des écrivains du XIX[e] siècle, plus importante que l'on ne l'avait autrefois soupçonné, et il n'est pas certain que tout ait été clairement aperçu encore dans cette difficile question. Il faut du reste se garder, je crois, d'un certain vertige qui souvent accompagne la joie, pour le chercheur, de découvrir une zône nouvelle, riche peut-être, et en tous cas inexplorée. M. Viatte, dans son ouvrage sur *Les Sources Occultes du Romantisme* [6], n'hésite pas à écrire que « l'œuvre des théosophes, longtemps souterraine, alimenta les plus grands esprits : Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris*, Lamartine dans les *Visions*, George Sand dans *Consuelo*, Balzac dans *Seraphita*, y puiseront, dit-il, chacun à leur manière ». L'assertion est vigoureuse. On aimerait, pour Lamartine au moins, à connaître les considérants.

En 1818, le 1[er] décembre, Lamartine parle à Laurent de Jussieu de ces

1. *Ibid.*, p. 332.

2. *Ibid.* T. IV, p. 15. Lorsque Ballanche, dans la *France Littéraire*, en 1832 (T. I, p. 238), définira l'idée centrale, le symbole intime de son *Antigone* et de son *Orphée*, il le fera en des termes qui pourraient s'appliquer tout à fait aux *Visions* et à leur signification morale. C'est, dira-t-il « l'homme vaincu par les premières épreuves imposées à la responsabilité de ses actes et qui s'est relevé par les dernières, par les épreuves augustes du remords, de la philosophie, de la religion ».

3. C. F. L., Entr. 50. T. IX, p. 123.

4. Cf. Alf. Marquiset. *Ballanche et Madame d'Hautefeuille*, 1912, p. 32.

5. C. F. L., Entr. 50. T. IX, pp. 123, 125, 126.

6. A. Viatte. *Les sources occultes du romantisme*. T. II, p. 268.

« chants tendres et faciles qui sont aussi, comme la prière, la respiration de l'âme » [1] (I. 356). Il souligne les derniers mots qui sont là comme entre guillemets. La formule en effet n'est pas de lui. Elle appartient à Saint-Martin. Mais il y aurait témérité à conclure aussitôt que Lamartine a lu Saint-Martin. Madame de Staël a cité cette expression, qui l'a frappée, dans son livre de l'*Allemagne* [2] que Lamartine a lu en 1814.

Je ne vois, dans toute l'œuvre de Lamartine, qu'une seule allusion aux théosophes, et ce n'est pas dans le *Cours Familier*, si fécond pourtant en indications précieuses, qu'il faut aller la découvrir. Elle figure dans l'*Histoire des Girondins*, au Livre V, où l'écrivain, jetant un rapide regard sur l'état moral de l'Allemagne à la fin du XVIII[e] siècle s'exprime ainsi sur les théosophes et ceux qu'il appelle « les disciples du sublime mais obscur Swedenborg, ce Saint-Martin de l'Allemagne » : « Les théosophes, écrit-il, créaient de leur côté les symboles de perfectionnement surnaturel et enrôlaient toutes les âmes tendres et toutes les imaginations ardentes autour de dogmes pleins d'amour et d'infini » [3]. Sommes-nous très avancés ? Il faudrait, sans doute, beaucoup de complaisance pour apercevoir dans ces lignes la preuve d'une connaissance, chez Lamartine, profonde ou tout au moins sérieuse de la pensée théosophique. Mais un autre texte mérite plus d'attention, c'est le récit de la visite que fit le poète à Lady Stanhope en Orient.

Lamartine, dans son *Voyage*, apprécie comme suit l'étrange credo de la solitaire : un tissu d'« idées religieuses exaltées où l'illuminisme d'Europe se trouve confondu avec quelques croyances orientales ». Et les propos qu'il prête à la recluse de Djoun sont d'un martinisme bon teint. « Vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont il [Dieu] a besoin » [4]. Faut-il ajouter que Lamartine met alors dans sa propre bouche des déclarations millénaristes que les théosophes n'auraient pas désavouées ? Il n'est pas non plus sans intérêt de noter que *le Constitutionnel* du 3 avril 1830, rendant compte du discours de Lamartine à l'Académie Française, y voit « un hymne d'illuminé, digne de Sainte Thérèse et de Coëssin ».

N'oublions pas l'influence possible de Joseph de Maistre sur Lamartine, — lequel n'était pas médiocrement fier d'avoir conversé avec le grand homme qui l'appelait son neveu. Très certainement il a lu de près tous les livres du grand savoyard. Les doctrines ésotériques qu'on découvre en transparence sous les pages, en bien des endroits, peut-être a-t-il désiré alors les connaître directement, en allant aux sources mêmes.

S'il a lu le livre de Parraud, il a pu voir dans le Discours préléminaire [5] une note assez longue, enthousiaste, alléchante, sur Swendenborg. En juin 1823, avant que soit dessiné le premier schéma des *Visions*, paraît une

---

1. Lamartine reprendra encore cette expression dans une lettre à Lagrange du 23 janvier 1827. Dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, Lamartine avait pu rencontrer cette citation de Saint-Martin (III. 4) (*Soirées*, 4[e] Entretien. Lyon, 1850. T. I, p. 245).

2. *De l'Allemagne*. IV, IV.

3. *Histoire des Girondins*, 1847. T. I, p. 316. (Le texte du manuscrit de Mâcon, p. 441, est ici conforme au texte de l'édition).

4. *Voyage en Orient*, dans O. C., 1842. T. VI, pp. 211 et 219.

5. Parraud. *Op. cit.*, p. XVIII.

édition nouvelle de l'*Apocalypse révélée* d'Emmanuel Swendenborg [1]. Il n'est pas de texte auquel les illuminés attachent plus d'importance que celui de la Révélation de Pathmos. Sur lui principalement s'appuie leur doctrine de la Nouvelle Jérusalem ; c'est en lui qu'ils trouvent leurs lettres de créance. Or les plans des *Visions* nous révèlent la place considérable que devaient tenir dans les *Visions* les scènes de l'Apocalypse.

Enfin — et j'avoue que la rencontre peut donner à penser — la théorie, essentielle au swedenborgisme [2], des « concordances » et du langage emblématique des êtres et des événements (comme si l'univers physique n'offrait à l'esprit qu'une vaste algèbre, un perpétuel message que l'initié seul interprète) éveille, semble-t-il, un exact écho dans un passage du plan en prose que Lamartine dressa pour sa *Chute d'un ange* : « *La chaîne*, écrit-il, *qui semble interrompue aux yeux fermés des mortels est une chaîne sans interruption. Les effets et les causes s'y tiennent sans discontinuité. C'est un écoulement éternel, semblable à celui des eaux qui filtrent de la montagne dans l'océan ou des étincelles innombrables de la lumière qui coulent sans fin des astres intarissables et rejaillissent de chaque particule de sable pour accroître le jour universel. Or le monde matériel et le monde des esprits sont frères. Chaque homme, chaque être, a sa corrélation en haut. Dieu a établi une parenté universelle entre tout ce qu'il a créé. Tout communique à lui* » * [3]. Notre émanation première de Dieu, l'idée (fondamentale chez Saint-Martin) de la déchéance et de la réhabilitation, la métempsychose, la proximité du millénaire, la rédemption totale à la fin des temps, tout cela qui circule à travers les doctrines de l'illuminisme [4], peut certes avoir agi sur la pensée de Lamartine, soit directement, soit à travers d'illustres intermédiaires ; hormis, du reste, l'attente millénariste (dont on ne voit pas de trace chez Lamartine avant 1829), les thèmes que nous venons d'énumérer avaient, pour atteindre la pensée du poète, d'autres voies d'accès plus communes que les écrits de Swedenborg ou de Saint-Martin.

Il est bien malaisé, en pareille question, d'être péremptoire. Mais rien n'empêche, je le reconnais, de supposer que Lamartine, perpétuellement tourmenté par l'inquiétude métaphysique, ait jeté parfois ses regards du côté de ces théosophes qui cachaient peut-être, dans leurs obscurités, au moins des commencements de lumière. L'influence de l'illuminisme sur les *Visions*, si difficilement assignable qu'elle soit dans ses origines, ses incidences, sa mesure précise, est aussi impossible à nier sans appel, dans l'état actuel des recherches, qu'à affirmer sans hésitation [5].

1. *L'Apocalypse révélée dans laquelle sont découverts les mystères qui ont été cachés jusqu'à présent* [...]. Paris, Strasbourg, Londres, 1823.

2. Cf. *L'Abrégé des ouvrages d'Emmanuel Swedenborg*. Stockholm et Strasbourg, 1788, pp. 81 sqq. (« De la correspondance du ciel avec l'homme et avec tous les objets de la nature »).

3. B. N. Lamartine, 22, p. 2.

4. Et aussi l'actualité rendue à Pythagore, par Maurice Quaï et Auguste Gleizes. Cf. Plan III, Vision V : « Socrate ou Pythagore ». En 1844, l'abbé Th. B*** dans ses *Lettres à M. de Lamartine* (pp. 40 et 70) s'écriera : « Oui, Monsieur de Lamartine, la doctrine de Pythagore a toutes vos sympathies » ; et il appellera le poète : « le Pythagore de Saint-Point ».

5. S'il fallait à toutes forces prendre parti, j'avouerais que je ne crois guère à cette influence. Sainte-Beuve, en 1832, déclarait bien, à propos des *Harmonies*, qu'« un bon nombre de psaumes ou cantiques qui composent l'*Homme de Désir* pourraient passer pour de larges et mouvants canevas jetés par » Lamartine ; mais il ajoutait, fort prudemment, un peu plus loin, qu'à son sens Lamartine devait être assez peu renseigné sur Saint-Martin, lequel « n'aura jamais été probablement de sa bien étroite connaissance ». (*Portraits contemporains*, 1869. T. I, pp. 279 et 285).

*
* *

Rien, jusqu'ici, ne nous a aidés à découvrir le chemin par lequel Lamartine fut amené à passer du poème cosmique, entrevu en 1821, à l'histoire de l'ange Eloïm telle qu'en dessinent les grandes lignes les plans « arrêtés » en décembre 1823.

Si, depuis janvier 1821, Lamartine piétine, s'il ne se sent pas en mesure de commencer, n'est-ce point que le vaste rêve entrevu d'abord ne lui paraît pas offrir une prise suffisante à son imagination poétique? Le dessein demeure abstrait, plus sensible à l'esprit qu'aux regards, terriblement difficile à traduire dans une langue humaine. Cette mystérieuse naissance, dans l'immatériel, de deux âmes-sœurs, quelle saisissable apparence lui donner pour la chanter dans un poème ? Où les corps ni la matière n'ont place, comment, par quel subterfuge, par quel tour de force, introduire une poésie vivante ? Et ces transfigurations inconcevables, ces pèlerinages de planètes en planètes ! Comme on comprend que Lamartine, une fois passé ce premier moment d'ivresse où l'« illumination » avait délié son âme des amarres terrestres, se soit ensuite retrouvé sans arme, et découragé devant la tâche !

C'est en 1823 que Lamartine va mettre la main sur un thème, subitement rajeuni et qui s'offre à lui, merveilleusement à propos. Le poète abandonne son idée première des âmes sœurs, inexplicablement séparées ; il s'empare du thème des amours des anges et l'adapte à son schéma primitif.

On a souvent signalé la soudaine faveur qui, aux alentours de 1821, entoura l'obscure et troublante aventure de ces fils du Ciel prenant goût aux filles de la terre, telle que l'évoque un passage de la Bible : « Et il arriva que les enfants de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles ; et ils prirent pour femmes celles d'entre elles qui leur avaient plu » (*Genèse*, VI, 2). On cite le *Ciel et Terre* que Byron, en octobre 1821, composa à Ravenne, et les *Amours des Anges* de Thomas Moore, qui parurent à Londres en janvier 1823. *Eloa* — quoique, en vérité, le sujet soit assez différent — semble appartenir à la même veine ; Vigny termine ce « mystère » en septembre 1823, et le publie en avril 1824, et dans son *Déluge* il évoquera, cette fois de la façon la plus directe, la figure d'un ange, Emmanuel, dont le péché fut de se laisser éblouir par la beauté d'une mortelle.

Mais il ne suffit pas de s'en tenir à la formule trop commode : « l'idée était dans l'air » [1], et peut-être faudrait-il tenter d'apercevoir l'origine précise de cet intérêt brusquement porté, et presque en même temps, par des écrivains illustres, à ce verset de la *Genèse* qu'ils découvrent ainsi, dirait-on, tous à la fois.

Sans doute pourrait-on croire d'abord à l'influence unique du *Ciel et Terre* de Byron, dont Moore et Vigny auraient simplement repris, chacun à leur manière, le sujet. Et toute cette brusque et multiple curiosité dirigée vers les amours des anges reposerait, à la base, sur ceci seulement que Byron — pourquoi ? — à l'automne 1821, fixa son attention sur le deuxième verset du sixième chapitre de la *Genèse*.

---

1. Cf. Deschanel. *Lamartine*. T. II, p. 57.

Mais Thomas Moore, dans la préface de ses *Amours des Anges*, prend bien soin d'indiquer que, loin d'être le débiteur de Byron, il s'est vu, en quelque manière, dérober par lui son sujet, — qu'en tous cas Byron l'a devancé et que la publication de *Ciel et Terre* l'a « obligé à produire au plus vite [sa] propre esquisse », alors qu'il avait en tête une vaste composition dont les *Amours des Anges* n'étaient qu'un épisode [1]. Ainsi Moore et Byron, parallèlement, et sans s'être aucunement concertés, auraient entrepris de bâtir une œuvre littéraire sur la même donnée biblique. Curieuse rencontre, en vérité. Ce verset de la *Genèse*, pour qu'en même temps Byron et Moore l'aient soudain trouvé plein de sens, riche d'une admirable matière poétique et philosophique à la fois, d'où tirait-il donc, à l'improviste, un tel mérite ? Quelle brusque lumière l'avait éclairé ?

C'est que venait de paraître, à Oxford, cette même année 1821, un livre par qui la brève allusion de la *Genèse* recevait tout à coup une large et dramatique illustration ; l'évêque irlandais Richard Laurence avait traduit en anglais, et pour la première fois publié, le texte du mystérieux Livre d'Enoch dont Bruce avait rapporté en Europe, en 1773, un manuscrit éthiopien qui dormait depuis dans la Bodleian Library [2].

La figure biblique d'Enoch, fils d'Iared, père de Mathusalem, aïeul de Noé, est entourée d'ombres et de légendes, à cause d'un verset de la *Genèse* (V. 24) dont le sens est obscur : « Enoch marcha avec Dieu et on ne le vit plus, car Dieu l'avait pris ». Le texte ne dit pas : il mourut ; le sens littéral est seulement : Dieu le retira à lui. D'où l'idée qui se fit jour, qui persista, qu'Enoch n'était point mort, qu'il vivait toujours quelque part en ce monde, caché. Et la tradition voulait aussi qu'il eût écrit un livre, empli de révélations, et qu'il l'eût confié à son fils, et que ce livre, par Noé emporté dans l'Arche, ait été sauvé du Déluge.

Le dernier traducteur français du Livre d'Enoch, l'abbé F. Martin [3], souligne l'influence considérable que cet ouvrage exerça à l'époque — imprécise — de son apparition ; « il a été formellement cité par un des écrivains du Nouveau Testament, l'apôtre Saint Jude » et « cette influence n'a pas pris fin avec l'approche du christianisme, plusieurs Pères l'ayant encore subie dans une large mesure ».

Or l'ouvrage, tel qu'il apparaît dans la traduction de Laurence, est une série de « Visions » dont un très grand nombre (livres VI à XXXVI) est consacré à la chute et au châtiment des deux cents anges (ou « veilleurs ») séduits par la beauté des filles de la terre. Et Byron a beau placer en épigraphe de son *Heaven and Earth* le verset de la *Genèse*, c'est bien au Livre d'Enoch, que la traduction Laurence vient de lui révéler, qu'il doit l'idée initiale de son « mystère ». Ce qui l'établit sans conteste, ce n'est pas tant encore une allusion directe à ce livre, placée dans la bouche de Japhet (« le livre d'Enoch [...] dans ses pages muettes dont le silence parle plus haut à l'esprit que la foudre à l'oreille » [4]) que les noms mêmes qu'il donne aux deux anges Samiasa et

1. *Les Amours des Anges*, trad. L. Sw. Belloc. Paris, 1823, in-8°, p. 9.
2. *The Book of Enoch the prophet*, translated by R. Laurence. Oxford, 1821, in-8°.
3. *Le livre d'Enoch*, trad. par l'abbé F. Martin. Paris, Letouzey, 1906, in-8°. Introd., p. XII.
4. Byron. O. C., trad. Pichot, in-4°, 1828, p. 271.

Azaziel, amants des mortelles, noms qu'il emprunte à l'ouvrage de Laurence, où ils désignent les chefs des « veilleurs » qui ont donné aux deux cents anges l'exemple de la désertion. Quant à Moore, il fait allusion, nommément, et plusieurs fois, dans les Notes de ses *Amours des Anges*, au livre d'Enoch « que nous connaissons maintenant tout entier, dit-il, grâce à la traduction du Dr Laurence » [1].

Ainsi nous apparaît, à présent, beaucoup plus naturelle la rencontre, sur un même thème, de deux écrivains anglais cherchant à tirer parti d'un livre entouré de prestiges et dont une traduction, en leur langue, vient d'être publiée. Et maintenant Lamartine a-t-il connu directement la traduction Laurence ? ou bien les œuvres de Byron et de Moore ont-elles suffi à le déterminer dans le grand changement qu'il apporta à son dessein épique ?

La date à laquelle Lamartine jette pour la première fois sur le papier un schéma de son poème (décembre 1823) autorise tout à fait la conjecture d'une impulsion, d'un trait de lumière que l'ouvrage de Moore lui aurait apportés. Les *Amours des Anges*, dont la première édition, en France, avait paru chez Amyot, dès le début de février 1823, avaient été rapidement traduits, en avril d'abord, puis à la fin de mai [2]. Lamartine connaissait Moore. Il l'avait rencontré chez la Duchesse de Broglie [3]. Son livre, à coup sûr, ne manqua pas de l'intéresser ; et lorsque, quarante ans plus tard, dans le *Cours Familier de Littérature*, il évoque, à propos de Vigny, le souvenir de Moore (auquel il accorde « un grand talent ») et de ses *Amours des Anges*, il ajoute, d'une main rapide : « Moi aussi, je rêvais alors d'un grand poème, ébauché seulement depuis ».

Moore présentait trois anges dont chacun contait, à son tour, son histoire, l'histoire de « cette heure funeste où, fasciné par des yeux séducteurs, il échangea les cieux contre le sourire d'une femme » [4]. Et comme on verra Eloïm se glisser d'abord dans le cœur d'Adha par des songes qu'il lui formait lui-même, ainsi le second de ces anges que Moore met en scène a séduit d'abord Lilia par des rêves [5] ; mais surtout Moore, dans sa préface, indiquait bien clairement la signification morale qu'il entendait donner à ce trio de récits ; ce sujet, disait-il, lui avait plu « comme propre à fournir un voile allégorique au travers duquel [il] pourrai[t] retracer [...] la chute de l'âme de sa pureté originelle » [6]. Comment s'étonner alors que Lamartine, qui méditait, depuis deux ans déjà, une « épopée de l'âme » montrant sa chute et son relèvement, ait saisi pour se l'approprier en l'adaptant à son dessein, ce symbole où son génie se sentait à l'aise ?

1. Moore a lu Enoch de près ; car il renvoie à ce livre, dans ses notes, à deux reprises (Moore, *op. cit.*, pp. 209, 213, 217).

2. La première traduction, sans nom d'auteur, est annoncée au *Journal de la Librairie* du 12 avril 1823. Le *Journal de la Librairie* du 31 mai 1823 annonce la traduction Belloc.

3. C. F. L., Entr. 94. T. XVI, p. 250. Cf. également la lettre de Lamartine à sa fiancée, du 20 janvier 1820 dans R. D. M., 1er septembre 1905. Selon le *Journal* du Maréchal de Castellane (1895. T. I, p. 389) ce dîner chez la Duchesse de Broglie, où Lamartine et Moore furent réunis est du 15 janvier 1820 (La Duchesse, dit Castellane, « avait placé à côté d'elle M. de Lamartine, jeune poète de grande réputation ; il a mal à la poitrine et n'a pas desserré les dents »).

4. Moore. *Op. cit.*, p. 14.

5. *Ibid.*, p. 44.

6. *Ibid.*, p. 10.

Il eût certes, de toutes façons, donné dans son poème une place aux anges. Le plan de 1821, tel que le *Cours Familier* le présente, précise en effet que, dans leur long pèlerinage, les deux âmes sœurs que le « barde » suivait du regard, connaissaient des « transfigurations angéliques ». Lamartine, aussi bien que Chateaubriand, savait que les anges sont « un immense trésor pour le poète » [1]. Déjà le fragment détaché de *Clovis* que Lamartine insère dans ses *Nouvelles Méditations* comporte, sur l'existence des anges, des vers qu'un écho répétera, au début de 1823, dans la *Mort de Socrate*. Le plan en prose de la *Chute d'un ange* [2] contient ces lignes explicites : « *Les esprits qui touchent de plus près à l'homme sont ce qu'on appelle les anges, ordres innombrables d'intelligences chargés de veiller chacun à un des mystères de la matière ou de l'âme ; invisibles inspirations ; il y en a autant que d'êtres visibles ; ils tiennent l'anneau de chaque création et le rattachent à l'infini* » *. Et dans le *Cours Familier*, enfin, au mois de septembre 1862 [3], Lamartine déclare « infiniment plausible » la théorie socratique d'une « hiérarchie de puissances célestes, d'une échelle incessante d'êtres, agents de la divinité créatrice ».

Du reste, en 1823, tout était près dans sa pensée pour lui faire accueillir aussitôt l'idée de prendre un ange déchu pour image représentative du destin de l'âme humaine. N'avait-il pas écrit, en 1819, dans *L'Homme*, le vers demeuré célèbre sur le « dieu tombé qui se souvient des cieux » ? [4]. Abbadona, l'ange déchu de Klopstock, dont la mélancolique figure avait fait fortune et dont le caractère apparaissait, en 1800, à Madame de Staël [5], comme « une idée tout à fait neuve », était encore pour Lamartine un exemple et un garant, et les *debtah* rebelles ne l'avaient-ils pas déjà mis sur la voie ? Est-ce à cause de cette parenté entre les *debtah* et les anges que, d'une manière si inattendue, Lamartine, dans son *Cours Familier*, décore du titre de « poème indien » les *Amours des Anges* de Moore [6] ?

Mais que l'origine de la chute fût un amour humain, nulle part avant Moore, avant Byron, avant le livre de Laurence, Lamartine n'en avait vu développer l'idée. Très certainement il connaissait le verset de la *Genèse*, mais de cet incident à peine indiqué (le texte sacré ne s'explique point sur le châtiment réservé à ces anges) il n'avait pas songé à tirer parti ; l'idée ne lui était point venue d'en élargir librement la portée, d'en faire, au lieu d'un incident étrange, une reprise, une variante de la chute originelle, variante poétique bien plus humaine que l'aventure de l'arbre et du serpent, bien plus séduisante, bien plus accessible à des imaginations sur lesquelles le XVIII[e] siècle et tous les sarcasmes de Voltaire avaient passé [7].

Qu'il se soit reporté au texte même d'Enoch, d'après Laurence, (ou qu'il

1. *Génie* II, V, 8.
2. B. N. Lamartine, 22, pp. 3-4.
3. C. F. L., Entr. 81. T. XIV, p. 217.
4. L'idée, d'ailleurs, n'était pas originale ; M. Gustave Lanson l'a parfaitement démontré.
5. *De la Littérature*, I, XVII.
6. C. F. L., Entr. 94. T. XVI, p. 250.
7. Bien entendu Lamartine ne supprime pas, ne peut pas supprimer, la chute d'Adam au Jardin ; mais voyez comme il en atténue les effets ; au plan III des Visions on lit : « L'homme n'était pas alors ce qu'il devint ; de plus, sa faute n'avait pas terni sa divinité ; il était plus grand, plus éclatant, plus beau ».

ait chargé Marianne de le faire pour lui) certains indices le laisseraient assez bien supposer. Et d'abord [1] Enoch en personne va figurer dans *Les Visions* [2], Enoch, qui n'apparaît ni dans Byron ni dans Moore. Le Deuxième chant des *Visions* le met en scène ; il habite un merveilleux jardin, ainsi que l'indiquait le *Livre* [3] ; Élie descendra du ciel pour le rejoindre (Plan III, Vision IV, Chant II) comme il est rapporté dans le texte traduit par Laurence [4] ; le châtiment premier que doivent subir les « veilleurs infidèles », selon Enoch, est de voir périr leurs enfants [5] ; tel en effet sera le destin d'Eloïm (Plan III, Vision II, Chant IV) ; tel sera aussi le destin de Cédar. Enfin, tandis que, dans *Ciel et Terre*, le supplice des anges coupables est de promener désormais dans les cieux une mélancolie éternelle, tandis que, dans les *Amours des Anges*, les anges qui ont délaissé Dieu gardent cependant, eux aussi, leur céleste nature, Lamartine, plus fidèle en cela que Byron et que Moore au texte du *Livre d'Enoch*, fait de son Eloïm déchu un prisonnier de la vie terrestre [6].

Au vrai, diverses influences s'entrecroisent ici, dans la conception des *Visions*. Pythagore et Platon ont fourni l'idée des métempsychoses ; l'Inde offrait ses *debtah* punis bouclant leur cycle expiatoire, et mourant pour renaître jusqu'à ce qu'ils fussent purifiés ; puis vient Enoch, apportant cette transposition de la chute plus claire que dans Platon, plus avenante que dans la *Genèse* [7], — et le christianisme (et, qui sait, les illuminés ?) avec l'espérance du pardon final.

Est-il besoin de faire appel à la légende du Juif errant, où Lamartine aurait puisé, selon M. Citoleux [8], l'idée d'un personnage traînant sur la terre, et jusqu'à la consommation des siècles, l'expiation de sa faute ?

La ressemblance, à vrai dire, entre Eloïm et le Juif errant ne me paraît

1. Avant même qu'aient paru les *Amours des Anges*, peut-être Lamartine avait-il eu connaissance de deux importants articles que Silvestre de Sacy consacra, en septembre et octobre 1822, à la traduction Laurence, dans le *Journal des Savants*. Silvestre de Sacy, qui du reste avait déjà donné en 1800 une traduction latine de deux fragments du Livre d'Enoch, estimait que la partie essentielle de l'ouvrage était celle qui touchait aux « veilleurs » séduits par les filles de la terre (*Journal des Savants*, 1822, p. 588).

2. Il est à remarquer qu'en décembre 1823, lorsque Lamartine rédigeait les deux Premiers Plans des *Visions*, il ne songeait pas encore à introduire le personnage d'Enoch dans son poème. Ce n'est qu'au moment où il établit le plan III (après avoir écrit déjà l'Invocation, le premier chant, et le début, au moins du dix-neuvième) qu'il décide de faire intervenir Enoch. Faut-il croire qu'au début de 1824 Lamartine ne s'est pas encore reporté au livre de Laurence ?

3. *Livre d'Enoch*, LXX, 2-4.

4. *Ibid.*, LXXXVII, 3 - LXXXIX, 52.

5. *Ibid.*, X, 9-12, XII, 6.

6. *Ibid.*, X, 11 - XIV, 5. Nulle part, toutefois, dans Enoch, n'est exprimée cette idée que le destin des « veilleurs » coupables est de mourir et de renaître, indéfiniment. Leur châtiment, en outre, est sans rémission : au jour du Jugement, ils iront « dans l'abîme de feu » (X, 13) et « il n'y aura pour eux ni miséricorde ni paix » (XII, 6).

7. Je n'entends point — est-il besoin de le dire ? — que le *Livre d'Enoch* contient une doctrine de la chute originelle. L'histoire des amours des anges n'y est pas autrement présentée que comme une aventure exceptionnelle, lourde d'enseignements, sans doute, mais qui ne prévaut en rien contre le récit biblique du destin d'Adam.

8. Marc Citoleux. *La poésie philosophique au XIX^e siècle : Lamartine*, 1905, p. 264. Ch. de Pomairols avait déjà dit, en parlant d'Eloïm : « Cet Ahasvérus de céleste origine » (*Lamartine*, 1889, p. 170).

nullement frappante. Le Juif errant n'est qu'un homme ; sa faute est une dureté de cœur, un refus d'être charitable ; sa punition, de rester ce qu'il est ; il marche sans cesse, plein du souvenir amer de son péché. Eloïm, qui fut un ange, dont le crime fut un amour, dont le châtiment fut de changer d'être, et qui traverse mille existences, mille trépas, sans se reconnaître, sans plus savoir qu'il est le même, sinon à son ultime épreuve [1], je ne vois rien en lui qui l'apparente au marcheur maudit.

Un texte cependant existe, qui laisse la porte ouverte aux conjectures. Publiant, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1833, quelques fragments d'Aharvérus, Edgar Quinet déclare : « il sera éternellement à regretter que Gœthe et Lamartine, qui ont tous deux étudié profondément cette tradition [du Juif errant] et qui l'ont ébauchée, n'aient pas fait retentir eux-mêmes ce Memnon délaissé » [2]. Affirmation précise, d'un homme qui connaissait personnellement Lamartine, qui, à l'automne 1831, avait été, à Saint-Point, son hôte et dont on n'aperçoit point pourquoi il n'aurait pas dit ici — ou cru dire — la vérité. Mais, d'aucun côté, rien qui corrobore, rien qui vienne étayer cette assertion si curieuse. Que faire de cet ἅπαξ ? En 1859, à propos de Gœthe, Lamartine écrit, dans son *Cours Familier* [3], que Faust n'appartient pas plus à Gœthe « qu'Ahasvérus, l'homme immortel, n'appartient aux innombrables poètes qui ont chanté ce songe universel de l'expiation par la vie ». Mais c'est du sujet de *Faust* seulement qu'il parle lorsqu'il ajoute : « Combien de fois ne nous a-t-il pas tenté nous-même ! » [4].

Certes, au temps où Lamartine méditait ses *Visions*, le personnage du Juif errant avait déjà souvent inspiré les écrivains. En 1822, Quinet publiait ses *Tablettes du Juif errant* ; en 1823, Chamisso, après Schubart et Gœthe, reprenait le thème d'Ahasvérus ; la même année, en France, paraissait un *Juif errant*, œuvre d'un nommé Soubira. Mais, avant l'*Ahasvérus* de Quinet, nul encore n'avait songé à faire du sombre héros « la personnification du genre humain depuis l'ère chrétienne » [5]. Jusqu'alors, c'était le cas étrange de cet infortuné qui avait séduit les poètes ; ils voyaient là comme une matière offerte à leur invention psychologique, et ils construisaient, sur cette schématique silhouette, un personnage selon leur cœur. Mais quelle distance du marcheur hagard de Schubert, ou du railleur douloureux de Gœthe, ou du révolté de Shelley ou du fade amoureux plaintif de Chamisso, au pèlerin chargé de l'an-

---

1. Il est vrai que, dans le Plan II, l'ange déchu devenu homme semble bien avoir gardé la mémoire de son origine céleste. Voyez ses paroles, dès le début : « *Je ne mourrai donc jamais* [etc...] ». Et ce cri peut faire penser au *Juif errant* de Béranger : « La fin du monde est mon seul rêve ! ».

2. Je remarque, avec quelque étonnement, que dans l'étude sur *Ahasvérus* publiée par Ch. Magnin dans la R. D. M. du 1er décembre 1833, l'allusion faite par Quinet lui-même à l'ébauche de Gœthe est reprise — et Magnin ajoute le nom de Schubart ; mais de Lamartine, il n'est plus question.

3. C. F. L., Entr. 38. T. VII, p. 112.

4. *Ibid.*, p. 114.

5. Ch. Magnin, *loc. cit.* Le 4 mars 1833 Sainte-Beuve disait du *Juif errant* de Béranger que c'était une pièce « purement poétique », « admirable ballade », d'ailleurs ; mais « la moralité n'y vient que d'une façon détournée et secondaire ; on n'a pas le temps de l'entendre » (*Portraits contemporains*, 1869. T. I, p. 130).

goisse du monde, au grand tourmenté en quête d'infini qui surgit de l'ouvrage de Quinet [1] !

Je ne crois donc point que Lamartine ait aucunement pensé, lorsqu'il roulait son poème dans sa tête, entre 1821 et 1824, à y reprendre, en la transposant, la légende d'Ahasvérus. Il se pourrait bien faire, par contre que l'étrange, poème de Quinet doive beaucoup, et peut-être son origine même, aux *Visions* de Lamartine [2].

III

Il nous reste maintenant à marquer les principales influences littéraires qui semblent s'être exercées sur l'arrangement général du poème.

Il n'est pas difficile, d'abord, de reconnaître celle de Chateaubriand. Lamartine estimait que les *Martyrs* étaient une épopée manquée [3] et il voulait réussir là où Chateaubriand avait échoué ; il ne lui déplaisait pas, je crois, de donner à penser qu'il entendait battre le vieux maître sur son propre terrain. Eloïm racontant son destin au prophète et à Léna rappelle invinciblement Eudore faisant à Démodocus et à sa fille le récit de ses aventures.Cymodocée sent son cœur battre tandis qu'elle écoute le jeune homme, et de même Léna « émue, palpitante », « réfléchit » à mesure « dans ses yeux toute l'histoire d'Éloïm ».

Dans le *Génie du christianisme*, Lamartine trouvait indiqués, et même explicitement conseillés au poète, des sujets, des thèmes, des tableaux ; il ne manque pas de s'en saisir, Chateaubriand regrette que le Tasse n'ait pas su tirer un meilleur parti des richesses immenses et multiples que la Terre-

---

1. Cf. Alice M. Killen. « L'évolution de la légende du Juif errant ». R. L. C., 1925, pp. 5-36 — et M. Glaesener. « Le type d'Ahasvérus aux XVIII[e] et XIX[e] siècles ». R. L. C., juillet-septembre 1931.

2. Quinet, causant avec Lamartine, l'interrogeant, profitant de ses confidences sur le grand poème toujours rêvé, peut très bien avoir puisé à Saint-Point l'idée même de son *Ahasvérus*. Ouvrons en effet le Prologue de ce livre. Nous sommes transportés à l'heure qui suit le Jugement dernier. Dieu va conter l'histoire du monde qui vient de finir. « Voyez, au fond des cieux, la terre en tremble encore ; éperdue, elle roule et ne sait plus son chemin [...] » (*Ahasvérus*, 1834, p. 4). « Je veux [dit Dieu] qu'on vous montre la terre depuis qu'elle échappa de ma main comme le grain du semeur [...] jusqu'au jour où je la moissonnerai toute sèche et fanée dans la vallée de Josaphat » (*Ibid.*, p. 5). « Ce terrible mystère, tous y auront leur place, chaque temps, chaque siècle [...] » (*Ibid.*, p. 6). Entre le Prologue et l'Épilogue prennent place quatre « Journées ». La « Quatrième Journée », qui s'intitule « Le Jugement Dernier», nous fait assister à l'arrivée d'Ahasvérus, avec Rachel, dans la vallée où ressuscitent tous les morts. C'est dans la « Troisième Journée » qu'on entend Ahasvérus gémir : « Ne pas pouvoir mourir ! [etc...] » (p. 214). Dans la « Quatrième Journée », s'évoque Paris disparu : « c'était là, sur cette plage de craie [...] » ; parmi ce morne désert, git « le bec de bronze » d'un aigle ; et dans le flot où Paris reflétait « les arches de ses ponts [...], l'ombre de sa cathédrale », l'oiseau sauvage trempe son aile, etc...(pp. 418-419).

Le 21 juillet 1844, le journal de Lamartine *Le Bien Public* déclarera, en parlant de Saint-Point : «c'est là que [...] Quinet a rêvé *Ahasvérus* ».

3. Dans son C. F. L. (Entr. 164 et 165. T. XXVIII, pp. 62 et 143) Lamartine dira des *Martyrs* qu'ils sont l'« ébauche d'un impuissant », s'élevant à peine « au seuil des parodies du *Télémaque* », et dont la substance n'est en somme que « la rêverie d'un enfant de chœur ».

Sainte lui offrait : « N'entend-on plus sur les sommets du Liban la voix des ombres des prophètes ? »[1]. Avant d'imaginer, comme il le fera pour sa *Chute d'un ange*, un mystérieux vieillard, héritier d'Élie, Lamartine prévoit pour ses *Visions* un épisode consacré aux Prophètes (Plan II, Chant VI) ; « on est fâché, poursuit Chateaubriand, que le Tasse n'ait pas donné quelque souvenir aux patriarches »[2]. La Troisième vision de l'épopée lamartinienne (Plan III) mettra en scène les Patriarches. Le *Génie* ajoute encore : « Le berceau du monde, dans un petit coin de la *Jérusalem*, ferait un assez bel effet », et plus loin : « c'était pourtant une belle carrière à parcourir qu'un monde antédiluvien » (II. I. 4). Le berceau du monde occupera mieux qu'un « petit coin » dans les *Visions* (cf. Plan III. Vision II. Chant III). Ailleurs : « Et qu'ont donc de si odieux à la poésie ces solitaires de la Thébaïde, avec leur bâton blanc et leur habit de feuilles de palmier ? » (*Génie*, II. V. 7)[3]. Docile, Lamartine réservera deux chants (Plan III) au « récit d'une de ces vies merveilleuses des Pères de désert ». Enfin, à deux reprises (*Génie*, II. II. 11 et IV. V. 4) Chateaubriand proposait à l'écrivain les inestimables ressources poétiques de la chevalerie : « Le seul mot de chevalerie, le seul nom d'un illustre chevalier est proprement une merveille » — « Vous pouvez offrir le tableau des mœurs [de ce temps] dans toute sa naïveté : un vieux château, une grande salle, un large foyer, des tournois, des joutes [...] ». Nous trouverons tout cela aux Chants dix-neuvième et suivants des *Visions*.

Chateaubriand ne se bornait pas à suggérer « d'excellents effets » ; lui-même, rapidement, jetait des esquisses, comme pour inciter les poètes chrétiens à puiser dans ces grands trésors oubliés ou méconnus. Voici le déluge (*Génie*, I. IV. 4) ; il occupera le Quatrième Chant de la Deuxième Vision dans le poème de Lamartine ; « rien de plus frappant et de plus formidable que ce moment de la fin des siècles annoncé par le christianisme » (*Génie*, I. VI. 7). Les *Visions* nous feront assister à cette tragédie gigantesque qui encadre le poème tout entier. Voici le Jugement dernier et l'apothéose des élus (*Génie*, *Ibid.*) ; Chateaubriand termine son chapitre par le même mot sur lequel doivent s'achever les *Visions*[4] : « les justes triomphants montent dans les cieux ; Dieu rentre dans son repos, et partout règne l'éternité » et Lamartine écrit, à la fin de son Plan : « Ils sont jugés et glorifiés. L'éternité commence ».

*
* *

Mais Chateaubriand n'est pas seul à avoir imposé aux *Visions* sa marque reconnaissable. Un livre bien inconnu aujourd'hui — livre étrange, déconcertant, infiniment curieux — me paraît avoir directement agi sur la disposition des matières et sur l'invention de certains détails dans l'agencement

1. *Génie*, éd. Ballanche, 1804. T. III, p. 12.

2. *Ibid.*

3. Ailleurs encore (*Génie*, IV, III, 3) Chateaubriand évoque ces « fameux solitaires de la Thébaïde qui remplirent le Carmel et le Liban de tous les chefs-d'œuvre de la pénitence. Une voix de gloire et de merveille s'éleva des plus affreuses solitudes [etc...] ».

4. C'est aussi sur ce mot : « éternité » que s'achevait *Jocelyn*, dans son épilogue primitif :

Laurence ! Jocelyn ! amour ! éternité !

des *Visions*. C'est l'« ouvrage posthume de M. de Grainville, homme de lettres »: *Le Dernier homme*. Ce Grainville (J. B. Tr. X. Cousin de Grainville) ex-prêtre, marié en 1793, auteur dramatique, puis prêtre de nouveau sous le Consulat, tracassé, persécuté, demi-fou, s'était suicidé en se jetant dans la Somme, à Amiens, en 1805, à cinquante-neuf ans. Son *Dernier homme* [1], qu'il venait d'achever, n'eut point de lecteurs. On en vendit, paraît-il, quarante exemplaires. Sir Herbert Croft, en 1810, par une phrase hyperbolique [2] touchant cette « ébauche sublime d'épopée », voulut attirer l'attention sur l'ouvrage. Nodier qui, de 1809 à 1811, avait servi de secrétaire à Croft, donna, en 1811, une réédition de ce livre bizarre [3]. Est-ce par Nodier que Lamartine connut le *Dernier homme* ? La chose est fort possible. Quoi qu'il en soit, les reflets que cette œuvre étonnante a jetés sur les *Visions* sont si vifs et si nombreux qu'il n'est certes pas suffisant de parler de réminiscences et qu'il faut, je crois, reconnaître des emprunts conscients, d'authentiques larcins dans le poème de Lamartine.

Grainville se mettait en scène lui-même, discrètement d'ailleurs, au début de son ouvrage ; il supposait qu'une révélation lui était faite, par un esprit céleste, des événements qui doivent marquer la fin de notre univers. Dans les *Visions*, de même, le poète est emporté par l'« Esprit » « sur le déclin des âges » ; comme Grainville, miraculeusement transporté par l'ange aux derniers jours du monde, assistait au drame ultime qui se jouait sur la terre, de même l'auteur des *Visions*, « invisible témoin de [ce] funèbre drame » (1[er] Chant, v. 381) regarde douloureusement les scènes de l'agonie du monde.

Et Grainville aperçoit le dernier homme — auquel il donne un nom qui sied à son état : c'est Omégare — comme le poète des *Visions* voit paraître Eloïm, lui aussi, au terme du poème, seul homme debout sur la terre ; et comme Eloïm, dès la deuxième Vision, entreprend le récit de sa destinée, pareillement Omégare, dès le deuxième Chant du poème en prose de Grainville, commençait à conter sa vie.

Autour d'Omégare comme autour d'Eloïm, c'est la décrépitude de la terre. « La terre touchait à sa fin », disent les plans des *Visions* ; « elle était flétrie, dépouillée, aride » ; l'Esprit montre au poète « combien le soleil a changé », et tandis que « les mers se balançaient au fond de leur lit avec des mouvements terribles », « la terre [était] pleine d'illusions et de fantômes » ; écoutons Grainville : « La terre est sur le point de périr » ; on voit « les plaines et les montagnes dépouillées de verdure, stériles et nues comme un rocher » ; le soleil « dont la lumière est affaiblie, jette sur ces objets un jour pâle et lugubre » ; « la vieillesse a pâli son front dont l'éclat semblait immortel » ; « les flots de l'Océan deviennent livides et mugissent » ; des spectres apparaissent de toutes parts [4].

Il y a plus encore : l'Esprit conduit le poète des *Visions* aux lieux déserts

---

1. Grainville. *Le Dernier homme*. Paris, 1805. 2 vol. in-12.

2. La phrase de Croft se trouvait glissée dans une étude sur Horace. Cette phrase, Creuzé de Lesser la reproduit dans la préface de son adaptation en vers du *Dernier Homme* (1831).

3. En 1831, Creuzé de Lesser publiera un « poème en dix chants », « imité de Grainville » et intitulé *Le Dernier Homme*.

4. *Le Dernier homme*. Paris, 1811. T. I, pp. 20, 25, 28 et T. II, pp. 79 et 140.

où s'éleva Paris [1], et Lamartine, sur ce thème, laisse courir pendant cent vers sa facilité. Grainville l'avait précédé. Omégare était parvenu à « ces lieux où fut la capitale de l'empire des Français [...] Paris n'était plus ; la Seine ne coulait point au milieu de ses murs ; ses jardins, ses temples, son Louvre [2] ont disparu [...] ; ce lieu n'est qu'un désert » [3].

Quoi ! d'un peuple éternel voilà donc ce qui reste !

s'écrie Lamartine [4] ! Et Grainville avait dit : « Sont-ce là les restes de cette ville superbe dont les moindres mouvements agitaient les deux mondes ! » [5]. Dans les ruines, presque effacées, que parcourt Omégare, une statue, seule, demeure dressée, celle de Napoléon. Lamartine, en 1824, n'a pas les mêmes motifs que Grainville en 1805 pour accorder une telle faveur à Bonaparte ; néanmoins, à côté des vestiges de Notre-Dame, dont les tours, tout de même, subsistent, s'élève

La colonne d'airain plus forte que les âges [6].

Négligeons les « signes dans le ciel » (étoiles qui tombent, lumière sanglante) qui, s'ils figurent à la fois dans le *Dernier homme* et dans les *Visions*, ont leurs communs modèles dans l'*Apocalypse*. Mais voici le « génie de la Terre », dont Grainville montre la douleur comme Lamartine chantera la tristesse de « l'Ange de la terre ». Ce « génie », à qui Dieu « confia, dit Grainville, le soin de veiller sur la terre » et qui « présidait à ses mouvements » [7], lorsqu'il voit ce monde près de périr, exhale son désespoir en des termes dont l'*Hymne de l'Ange de la Terre* semble avoir conservé un fidèle souvenir. « Moi qui, dit-il, naissant avec elle [La terre] la vis se placer parmi les globes célestes et décrire sa première journée [etc...] » [8]. Et déja Adam [9] avait poussé ce gémissement : « O terre que j'ai vu sortir si belle des mains du créateur ! Que sont devenus tes riants coteaux [etc...] » [10]. Ainsi, semblablement, chantera l'Ange de la terre, dans Lamartine :

Est-ce toi, terre inanimée,
Est-ce toi que j'ai vue, hélas, il n'est qu'un jour,
Des mains de Jéhovah t'élancer enflammée
[etc...] [11]

1. Vision première, v. 210-310.
2. Cf. Vision première, v. 239.
3. *Le Dernier homme*. T. II,fp. 84-85.
4. Vision première, v. 273.
5. *Le Dernier homme*. T. II, p. 84.
6. Vision première, v. 261.
7. *Le Dernier homme*. T. I, p. 39. T. II, p. 140.
8. *Ibid*. T. I, p. 21.
9. Car Adam est présent à la fin du monde, Adam qui n'est pas mort, dont le châtiment est de voir, depuis l'origine des siècles, vieillir la terre. Il y a aussi un homme immortel dans les *Visions*, mais c'est Enoch.
10. *Hymne de l'Ange de la Terre*, v. 113-114.
11. De même, à la plainte d'Adam : « Que sont devenus tes riants coteaux [...] », répond le premier vers du Deuxième chant des *Visions* :

Qu'êtes-vous devenus, voluptueux rivages !

Dans le projet de 1821, le poème « se terminait à la fin de la terre par l'explosion du globe rendant toutes ses âmes purifiées [...] et lançant ses gerbes de feu dans le firmament »[1]. Cette idée, à laquelle Lamartine paraît avoir renoncé par la suite, sort directement du *Dernier homme*. Au Chant dix et dernier du poème de Grainville, on voit le génie de la Terre, poursuivi par la Mort, se réfugier au centre du globe « où pendant plusieurs siècles il avait fait un amas immense de soufre, de bitume, de liqueur inflammable », et quand la Mort est sur le point de l'atteindre, il fait exploser la planète [2]. Et Grainville avait brossé un assez beau tableau de la résurrection générale, pour le Jugement dernier, quand surgissent d'un seul coup tous les morts, dans une formidable « éruption des dépouilles humaines » [3].

Ne serait-ce pas aussi dans le livre de Grainville [4] qu'il faut aller chercher la source d'un épisode, assez déroutant, au premier abord, que Lamartine se proposait de traiter dans la Dixième Vision de son Poème ? Adha — la fausse Adha, fille de l'Antéchrist — afin de séduire Eloïm, lui dit qu'elle a reçu du ciel un mystérieux avertissement et qu'« on lui a prédit que, si elle se donnait à l'homme innocent, elle serait l'Ève d'une seconde terre régénérée ». Ainsi le génie de la Terre tâche de convaincre Omégare que, s'il s'unissait à Sydérie, « la terre se ranimerait aux feux nouveaux du soleil, elle se dépouillerait de sa vieillesse pour reprendre sa robe brillante du printemps ; des enfants nombreux sortiraient du genre humain rajeuni » [5]. Et c'est la tentation d'Omégare, comme les *Visions* devaient montrer la tentation d'Eloïm. Car, si le dernier homme s'unit à Sydérie, ce serait, en réalité (et Adam le sait, et Adam en avertit Omégare) pour donner le jour à une race funeste, et surtout, ce serait la résurrection des morts retardée, la délivrance d'Adam remise... Ainsi, dans le *Dernier homme* comme dans les *Visions*, une action dramatique se noue autour d'une femme aimée à laquelle il faut que le héros renonce.

*
* *

Nous bornerons là notre étude générale des sources du grand Poème. Les Notices que nous joignons aux textes des plans et des fragments nous donneront l'occasion de signaler, à leur place, les influences particulières dont certaines parties ou certains détails des *Visions* révèlent l'existence.

Cependant, il reste à marquer plus fortement que nous ne l'avons fait, en passant, une affinité du Poème avec un autre très grand Poème : le *Paradis Perdu*, de Milton. Non qu'il s'agisse à proprement parler, d'une dépendance

1. C. F. L., Entr. 17. T. III.

2. *Le Dernier homme*. T. II, p. 172.

3. *Ibid.* T. II, p. 82.

4. Il y a aussi dans le *Dernier homme* des « vaisseaux aériens » ou « globes aériens » pour la navigation céleste (T. I, pp. 59 sqq.). Faudrait-il voir là le modèle de l'étrange dirigeable de la *Chute d'un ange* ? Il est à noter que dans le *Livre d'Enoch* apparaissent aussi des chars volants sur lesquels étaient montés des hommes, « et ils allaient, sur les vents, de l'Orient et de l'Occident jusqu'au Midi » (Ch. LVII, 1-2). L'histoire du malheureux Omégare et de Sydérie, leurs aventures dans la ville du Soleil, mériteraient d'être étudiées de près pour une enquête sur les sources de la *Chute d'un ange*.

5. *Le Dernier homme*. T. I, p. 42.

précise qui se trahirait, dans les *Visions* à l'égard du *Paradis perdu*, mais il semble, à considérer le dessein du grand œuvre que rêvait Lamartine, que les *Visions* aient dû former dans sa pensée comme une réplique grandiose du poème miltonien. Je ne puis m'empêcher de croire que Lamartine a voulu, expressément, donner à l'humanité (en même temps qu'un nouveau récit, plus touchant, plus près d'elle-même, de cette chute mystérieuse par où le mal est entré dans le monde) comme une suite à ce drame géant dont Milton avait écrit, si magnifiquement, la première page. Après l'âme précipitée, l'âme qui remonte. Et comme Adam est tombé par la faute d'une femme, à cause de la tendresse qu'il avait pour elle, et qui lui fit partager son péché, la rédemption maintenant est au prix du sacrifice déchirant de cette même tendresse. Eloïm acceptant, pour demeurer fidèle à Dieu, de renoncer à celle qu'il a pourtant aimée jusqu'à la désertion du ciel, rachète son péché, le péché d'Adam..

Lamartine qui ne pouvait lire, dit-il, sans un « éblouissement d'admiration les scènes amoureuses et pathétiques » du *Paradis Perdu* [1] n'hésitera pas à les reprendre dans son Poème. Son cœur les sent trop vivement pour qu'il ne veuille point se complaire à les décrire : l'apparition d'Adha à Eloïm, leurs merveilleuses amours dans cette nature sur laquelle il semble que le péché ne soit point encore descendu, Lamartine connaît les richesses qui sont en lui pour les chanter aussi bien, mieux peut-être que Milton ne chanta l'apparition d'Ève à Adam et l'ivresse de leur baiser.

Ses *Visions* le lasseront avant qu'il ait atteint ces terres fortunées où son génie eût retrouvé sa patrie ; mais nous aurons plus tard, de sa main, l'histoire — et c'est la même, les noms seuls des héros ont changé — de Daïdha et de Cédar ; et deux ans avant, dans *Jocelyn*, ce recommencement de l'Eden dans le printemps inouï du Val des Aigles.

1. *Vie de quelques hommes illustres*, dans O. C., 1863. T. XXXVI, p. 22.

III

LES ÉPAVES DU GRAND POÈME

I. — Les textes publiés.

En 1851, pour grossir le volume des *Nouvelles Confidences* que va éditer Michel Lévy [1], Lamartine ajoute au texte que *La Presse* avait publié (du 30 juillet au 6 septembre 1850 [2]) une « partie entièrement inédite », formant un Troisième Livre [3], constitué par trois importants fragments (— les Premier, Deuxième et Vingtième Chants —) du grand Poème des *Visions*. Un raccord maladroit, hâtivement rédigé, et dans lequel Lamartine se joue, avec une désarmante insouciance, des réalités chronologiques, rattache ces textes en vers à l'histoire de Saluce, donnant à croire qu'ils furent écrits « à Paris », « pendant cet hiver de bonheur et de solitude », avant que fût venue la gloire des *Méditations* ; et bien qu'aucune date n'apparaisse, il n'est pas difficile de comprendre que Lamartine désire glisser au lecteur cette pensée que ces *juvenilia* datent de 1819 environ.

En 1853 paraissait, chez le même Michel Lévy [4], un petit volume in-32 de 91 pages, dans la collection dite : Bibliothèque des Voyageurs (à un franc le volume) et qui portait en titre *Les Visions*, par Alphonse de Lamartine. C'était la reproduction pure et simple [5] des fragments du grand Poème parus, deux ans plus tôt, dans les *Nouvelles Confidences*.

Ainsi aboutissait à ce triste opuscule le poème gigantesque auquel avait rêvé Lamartine.

En 1873, Valentine de Lamartine, publiant les *Poésies Inédites* de son oncle, révélait à la fois un plan général des *Visions* et le dix-neuvième Chant du Poème intitulé *Le Chevalier*.

---

1. Les *Nouvelles Confidences* furent annoncées par le *Journal de la Librairie* du 31 mai 1851.

2. Les *Mémoires d'outre-tombe* venaient d'occuper un dernier feuilleton, dans *La Presse*, le 3 juillet 1850. Le 30 juillet paraissait le Préambule des *Nouvelles Confidences*, et le 31 juillet le texte même du récit commençait ; il se terminait le 6 septembre avec la phrase « Nous nous revîmes à Paris » sur laquelle s'achève l'épisode de Saluce.

3. Il y a même, dans cette première édition des *Nouvelles Confidences* (Paris, Michel Lévy, in-8°, 362 p.) un Quatrième Livre qui n'est autre que le chapitre consacré à la société littéraire après 1815 dans l'*Histoire de la Restauration*. Le Livre III occupe les pages 247 à 312.

4. Le volume est annoncé au *Journal de la Librairie* du 26 novembre 1853.

5. G. Vicaire commet une légère inexactitude quand il indique dans son *Manuel de l'Amateur de livres du XIX^e siècle* (T. IV, col. 1006), à propos de ce volume : « Le poème a déjà paru dans les *Nouvelles Confidences*, Livre III ; ce volume contient aussi un autre poème, intitulé *Les Chevaliers* ». En réalité, le texte de 1853 ne diffère en rien du texte de 1851.

En 1882, l'édition de *Jocelyn* publiée à Paris, chez Hachette (in-8°, 423 p.) par les soins de la Société propriétaire des œuvres de Lamartine comporte, aux pages 331-422, un important appendice formé du « plan et des fragments des *Visions* retrouvés par Madame Valentine de Lamartine sur les albums de son oncle ou disséminés dans ses œuvres diverses ». Un *Avis* qu'on lit à la page 332, précise : « Nous avons cru intéressant de réunir aux parties de ce poème [*les Visions*] déjà publiées de nouveaux fragments que Madame de Lamartine a tirés des manuscrits qui lui appartiennent et qu'elle a bien voulu nous autoriser à reproduire ». En fait, il n'y a rien là que ne figure déjà dans les *Nouvelles Confidences* ou dans les *Poésies inédites*. C'est d'abord le passage du *Cours Familier de Littérature* (Entr. 17, 1857. T. III, pp. 353-366) où Lamartine raconte son « illumination » de 1821 et la brusque éclosion en lui de l'idée essentielle des *Visions*. Ce texte figurait déjà dans les *Poésies inédites* ; vient ensuite le plan, déjà connu, des *Visions* ; puis l'*Invocation du poète*, prélude du grand Poème, parue pour la première fois dans l'édition dite des Souscripteurs (1849-1850) au tome II des *Harmonies*, à la page 35 ; ce même texte, avec deux variantes infimes, avait été publié de nouveau par Valentine de Lamartine dans les *Poésies Inédites* (p. 167). Enfin les quatre fragments du Poème : le premier chant des *Chevaliers* était inséré à sa place logique, avant le fragment du même épisode paru en 1851 dans les *Nouvelles Confidences*.

Mais l'*Invocation du poète*, les *Première* et *Deuxième Visions* [1], les deux premiers chants des *Chevaliers* ne sont pas les seuls morceaux du grand Poème que Lamartine, et sa nièce, aient publiés. Avant même 1830, Lamartine avait accepté de dépecer les développements déjà rédigés des *Visions* pour en tirer deux ou trois textes destinés à grossir le nombre des *Harmonies*, comme il avait déjà, en 1823, arraché des membres au cadavre de son *Clovis* pour donner ainsi le bon poids à ses *Nouvelles Méditations*. L'Harmonie VII du Livre IV (devenue, à partir de l'édition des Souscripteurs, la pièce X du Livre II des Secondes Harmonies) qui porte en titre *Hymne de l'Ange de la Terre après la destruction du globe*, Lamartine lui-même, dans son bref Commentaire de 1849, révéla son appartenance originelle au grand Poème ; la pièce suivante, dans le recueil de 1830 (Harmonie VIII du Livre IV, devenue, à partir de 1849, la pièce XII du Livre II des Secondes Harmonies) s'appelle *Le Solitaire, hymne* ; et le manuscrit des *Harmonies Sacrées* ajoute au titre *(Hymne du solitaire)* le mot révélateur de *fragment* ; si l'on se souvient que le Quinzième chant du grand Poème devait précisément s'intituler *Les Solitaires*, il semble bien à peu près hors de doute que nous avons là encore sous les yeux un débris du grand édifice inachevé, et désormais en démolition. Cette récupération des matériaux, Lamartine avait songé même à la pousser plus loin encore, puisque le même manuscrit des *Harmonies Sacrées* nous fait connaître une *Harmonie 19e* intitulée *Fragment d'une prière du soir*, — court morceau de 32 vers qu'on verra reparaître, un peu différent, et sous sa forme primitive, en 1851, au Livre III des *Nouvelles Confidences* où il forme le groupe des vers 31-352 de la *Deuxième Vision* du Poème. Cependant Lamartine renonça finalement, pour son recueil

1. Les Premier et Deuxième chants du poème se présentaient, dans les *Nouvelles Confidences*, sous le titre de *Première Vision* et *Seconde Vision*.

d'*Harmonies*, à ce fragment, limitant ainsi, pour cette fois, à deux seulement, le nombre de ces nobles épaves auxquelles il voulait faire un sort.

Quatre ans plus tard, voici l'édition, chez Gosselin, des *Œuvres Complètes* de Lamartine, édition pour laquelle le poète rédige l'importance préface qu'il intitule : *Des destinées de la poésie* ; et l'on voit apparaître, au tome II (pp. 187-194), à la suite des *Nouvelles Méditations*, trois pièces de vers intitulées *Paysage, la chute du Rhin à Laüffen* [1] — *Une jeune fille* et *Réflexion*. Or, le second de ces textes, qui compte 40 vers, n'est qu'un morceau détaché de la *Deuxième Vision* du grand Poème ; nous le retrouverons, dans les *Nouvelles Confidences*, aux vers 271-310 de cette *Deuxième Vision*. Quant aux deux autres pièces, l'examen des manuscrits nous a déjà révélé qu'elles étaient primitivement destinées à faire partie du Quinzième chant du Poème : *Les Solitaires* ou la *Contemplation*.

Il nous est maintenant possible de dresser la nomenclature de ces décombres :

furent publiés en 1830 *(Harmonies)*	= un fragment du Quinzième chant sous le titre : *Le Solitaire, hymne* — un fragment d'une nouvelle version du Premier chant, sous le titre : *Hymne de l'Ange de la Terre après la destruction du globe.*
furent publiés en 1834 (O. C., T. II)	= le début et un fragment du Quinzième chant sous les titres de *Réflexion* et de *Paysage.* — un fragment de la Deuxième Vision, sous le titre : *Une jeune fille.*
fut publié en 1849 *(Harmonies.* T. II)	= *L'Invocation du Poète*, prélude du grand Poème.
furent publiés en 1851 *(Nouvelles Confidences)*	= La *Première* et la *Deuxième Vision* — Le Deuxième chant des *Chevaliers*, vingtième du poème.
furent publiés en 1873 *(Poésies Inédites)*	= Le plan général des *Visions* — Le Premier chant des *Chevaliers*, dix-neuvième du poème.

On peut se demander pour quelle raison Lamartine, en 1851, n'a pas jugé bon de publier, dans ses *Nouvelles Confidences*, le Premier chant des *Chevaliers*. Cette omission est assez surprenante, en effet. Il livre au public, sans explications, sans même un résumé des faits précédents, un fragment de récit qui, tel quel, est assez déroutant. Faut-il simplement penser que, préparant à la hâte un Livre III pour grossir le volume promis à Michel Lévy, Lamartine n'avait pas sous la main l'album qui contenait ce Premier chant des *Chevaliers* ?

1. Un feuillet d'album, conservé à Saint-Point, nous apprend que Lamartine avait un moment songé à joindre aux *Harmonies*, ces vers qu'il appelait alors : *La cascade du Rhin.*

II. — Les Manuscrits.

La Bibliothèque Nationale possède plusieurs fragments manuscrits des *Visions* qu'il faut aller chercher dans les albums 2, 5, 34 et 50.

= Le texte le plus considérable est celui du Premier chant de l'épisode des *Chevaliers* ; il est contenu dans un grand album (B. N. Lamartine34) gris-ocre, à dos de cuir brun, et doré sur tranche. L'Album compte 44 feuillets. Les feuillets 14 à 38 et 44 sont vierges. Les trois premiers feuillets sont en papier gris, les autres en papier blanc. Le texte du *Chant 19*e figure sur les pages 2 (recto) à 12 (verso). Sur la couverture même de l'album on lit : *Plan et Chant XIX*e. *1824. Mâcon. Saint-Point. 1827. Florence. Livourne.* A la page 1 recto, ces seuls mots : *Chants 19*e *et 20*e, *St-Pt. 29 mars 1824. A te principium tibi desinet !* Le texte commence au recto de la page suivante, juste au-dessous du titre : *Le chevalier, chant 19*e.

Les vers sont écrits avec soin et présentent peu de ratures. Nous sommes évidemment en présence d'une mise au net d'un premier brouillon. A la page 12 verso, après le dernier vers, on lit l'indication : *fin du Chant ; en tout 700 vers — 20,* et la date : *Saint-Point* 10 juin 1824. A la page suivante (p. 13 recto), en haut de la page, un titre et une date : *2*e *chant des Chevaliers. Florence 4 mai 1827* ; puis plus rien ; le reste de la page demeure vide. L'album qui, le 29 mars 1824, devait, dans la pensée de Lamartine, contenir les Chants 19e et 20e du poème ne contiendra pas le Chant 20e, deuxième des *Chevaliers.*

Dans ce même album, renversé, on lit un plan général du poème, canevas en prose qui occupe les pages 43 (verso) à 39 (verso). Le titre de ce plan, qui n'a pas été exactement reproduit dans le volume des *Poésies Inédites,* est le suivant : *Les Visions, poème en 48 chants* ; et au-dessous se lit l'indication : *chaque vision est composée de 3 ou 4 chants.* Sur le côté droit de la page, à la hauteur du mot *Visions,* Lamartine a, postérieurement, ajouté un autre titre, entre parenthèses : *(ou les Lois Morales).*

= Le recueil factice qui constitue l'album 50 du fonds Lamartine, à la Bibliothèque Nationale, présente plusieurs fragments manuscrits relevant du poème des *Visions.*

D'une part, le feuillet 20 est une petite page jaune arrachée à un album du type de ceux qu'achetait Lamartine chez Alph. Giroux ; il contient l'ébauche des 13 premiers vers du *2*e *chant des Chevaliers, 20*e *chant du Poème.* Sur le côté gauche du feuillet, en haut, une date : *mois de juin 1824.*

D'autre part, le feuillet 21 du même manuscrit 50 est constitué par deux petites pages détachées d'un des albums de Lamartine ; on y voit un *plan du 19*e *chant,* canevas en prose qui, sous ce titre restreint, dessine en réalité un schéma d'ensemble pour tout l'épisode des *Chevaliers.*

Enfin, les feuillets 77 et 78, grandes pages de papier épais, feuilles volantes, sans doute, et non pas, celles-là, arrachées d'un album, nous offrent un *Plan des 2*e *et 3*e *chants de la Vision 10*e, c'est-à-dire le plan en prose de ce qui doit suivre le Premier chant des *Chevaliers* tel que nous l'avons lu dans l'album 34.

= L'album 5, petit album rouge de 31 feuillets, contient au verso de la dernière page (qui est en réalité le recto de la première page, car la pagination a été établie d'après les textes des *Harmonies* que Lamartine inscrivit plus tard

dans ce même album, en le renversant) le début du *Chant 3e* du *Chevalier* ; sur le côté gauche de la page, et en haut, se lit l'indication : *Vision 10e*. Le texte, qui compte 27 vers, couvre le verso et le recto de la page 30 et une partie du verso de la page 29.

= Enfin, l'album 2, qui renferme plusieurs pièces des *Nouvelles Méditations*, a ses pages 34 (verso) à 40 (recto) occupées par un plan général du poème, assez différent du plan qui figure dans l'album 34. Une date est portée sur la page 34 verso, en haut, à gauche : *Montculot, 24 décembre 1823* et le titre est le suivant : *Plan arrêté des Visions ou Poème épique en 25 chants.*

Deux albums, que possédait Charles Alexandre, et qui sont maintenant la propriété de M. Jules Marsan, apportent à notre enquête sur les manuscrits des *Visions* de précieuses indications.

Ce sont deux albums de chez Alph. Giroux, de format semblable, et tous deux revêtus d'une couverture vert sombre. L'un, qui porte au verso même de la couverture la date du *1er janvier 1824*, et qui s'ouvre (p. 1 recto) par des vers à Charles Nodier datés du 29 décembre 1823, contient, à partir du recto de la page 2 et sous le titre de *Vision Ire, après l'Invocation* [1], le texte manuscrit du premier des fragments épiques publiés par Lamartine en 1851. Ce texte, qui s'inscrit au recto et au verso de chaque page, se poursuit jusqu'à la page 19 (recto) et s'achève avec le vers :

Restait comme endormi dans la nuit du tombeau

dernier vers de la *Première Vision* telle qu'elle se présente dans les *Nouvelles Confidences*. Lamartine, au-dessous de ce dernier vers, a noté : *fin du chant, 652 vers* [2] et il a ajouté une date, sur la gauche de la page : *27 mars 1824*. Sur la même page 19 (recto) on lit : *19e chant* et au-dessous s'inscrivent des vers qui sont ceux, en effet, sur lesquels s'ouvre le Chant dix-neuvième dans l'album 34 du fonds Lamartine de la Bibliothèque Nationale. Il y a là 10 vers, et, au verso de la page, 2 vers encore, puis le texte s'arrête.

Dans le même album, où figurent aussi divers textes manuscrits sans rapport avec le Poème, on aperçoit, écrits en biais, et au crayon, sur un feuillet que précèdent et que suivent des feuillets restés vierges, 10 vers qui paraissent bien être le premier jet d'un court passage de cette même *Vision* Ire (v. 469-478). Puis, en renversant l'album, on trouve, aux premières pages, prises dans ce sens, des *Notes recueillies pour le Poème des Visions 1824* (pages 1 à 3) et un plan en prose intitulé *Ire Vision ou Chant 1er* (p. 6 recto et verso).

= Le second des albums appartenant à M. Jules Marsan s'ouvre par le *Chant 20e de la 7e Vision;* c'est le manuscrit complet du fragment des *Chevaliers* qui parut en 1851 dans les *Nouvelles Confidences*. Le texte s'étend, au recto et au verso des pages, depuis la page 1 (recto) jusqu'à la page 14 (recto) où il s'interrompt après le vers 416

Peut-être je vivrais pour espérer encore !

1. Le titre de *Vision Ire* est biffé. Lamartine l'a remplacé par les mots « *Fragments épiques du poème intitulé les Visions* ». Ces mots sont écrits à droite de la page, d'une autre encre ; il est probable qu'ils datent du moment où Lamartine relut son texte pour la publication, en 1851.

2. Le compte des vers est rigoureusement exact : 604 vers pour la *Première Vision* et 48 vers pour l'*Invocation*, soit 652 vers écrits du 25 décembre 1823 au 27 mars 1824.

Au verso de cette page 14 commence le texte du *Début du 15e chant : Les Solitaires*, texte qui s'étend jusqu'à la page 18 (verso) [1]. Les pages 19 et 20 (recto et verso) sont occupées par un *autre fragment pour le même chant des Solitaires, ou La Contemplation* (c'est la *Chute du Rhin*). La page 21 reste blanche et le manuscrit des *Chevaliers*, qui reprend au recto de la page 22 sous le titre de *Suite des Chevaliers, 2e chant*, s'étend jusqu'à la page 30 (recto) où il prend fin avec le vers :

La même flèche encor les unit sur l'arène

dernier vers du fragment des *Chevaliers* publié en 1851 [2].

= C'est également dans la riche collection de M. Jules Marsan que figure un manuscrit du texte qui parut en 1830 dans les *Harmonies* sous le titre d'*Hymne de l'Ange de la Terre après la destruction du Globe.* Ce manuscrit est constitué par six feuillets arrachés à un album d'assez grand format. Il porte en titre : *Chant lyrique du Jugement dernier* et comprend 52 vers de plus que *l'Hymne de l'Ange de la Terre* (au début, une invocation de 40 vers, et 12 vers, à la fin formant une conclusion, du reste inachevée). Il existe deux autres manuscrits, de l'*Hymne de l'Ange de la Terre*, transcriptions incomplètes, opérées en vue de l'insertion dans le recueil des *Harmonies* ; l'une de ces transcriptions figure dans l'album 6 du fonds Lamartine à la Bibliothèque Nationale (aux pages 30 verso-33 recto de l'album) ; elle s'intitule *Harmonie 27e* et s'accompagne d'une date : *Saint-Point, 1er avril 1829* ; l'autre se trouve dans le manuscrit des *Harmonies* conservé à Angers où elle forme la 39e pièce du recueil. Ces deux copies, d'où sont absentes l'invocation et la conclusion, présentent, à de minces variantes près, le texte même qui parut dans les *Harmonies*.

= Quant au texte du *Solitaire*, nous en connaissons trois manuscrits ; le plus ancien figure aux archives de Saint-Point, sur des feuillets arrachés à un petit album ; le second forme la 15e des *Harmonies Sacrées* dans l'album dont M. Henri Bernès a donné un minutieux inventaire et ne diffère presque en rien du texte publié dans les *Harmonies* ; le troisième, qui constitue la 40e *Harmonie* de l'album conservé à Angers [3], correspond, point par point, au texte paru en 1830.

= Enfin, nous l'avons dit, c'est également dans l'album des *Harmonies Sacrées* qu'il faut aller chercher, sous le titre d'*Harmonie 19e, Fragment d'une prière du soir* le texte manuscrit d'un passage de la *Deuxième Vision* (v. 321-352). Nous sommes là en présence d'une reprise du texte original, avec des retouches assez importantes. C'est le seul passage de cette *Deuxième Vision* dont nous possédions un manuscrit.

---

1. Aux trois dernières pages de l'album, une partie de ce même texte se retrouvera, écrite au crayon, et offrant un état antérieur de la rédaction.

2. Sur la face intérieure de la couverture, à la fin de l'album, on lit le texte du *Sonnet de Pétrarque (Brugg. 1824)* qui parut sous le titre de *Le Retour* dans le petit volume *Trois Épîtres*, publié par Lamartine chez Urbain Canel en 1825.

3. Cet album a été décrit et inventorié par M. Louis Hogu dans la R.H.L. en 1911 (pp. 125 sqq.).

Voici, en conclusion, le tableau de correspondance que l'on peut établir entre les textes successivement publiés des *Visions* et leurs manuscrits :

Invocation du Poète.	— Pas de manuscrit. [Mais Valentine de Lamartine, dans les *Poésies Inédites*, publie de nouveau cette *Invocation* (déjà parue dans l'Édition des Souscripteurs) et d'après le manuscrit, puisque le texte comporte deux légères variantes et s'accompagne d'une date : *Montculot, 25 décembre 1823*].
Premier chant des Visions	— Alb. J. M. I (pp. 2-19).
Deuxième chant des Visions	— Pas de manuscrit, sauf pour les vers 321-352 *(Harmonie 19e* de l'album des *Harmonies Sacrées)*.
Chant 15e *(Les Solitaires)* Début	— Alb. J. M. II, pp. 14-18 (une première rédaction, partielle, et au crayon, sur les dernières pages de cet album — deux fragments, au crayon, sur les dernières pages du second volume du petit *Pétrarque* ayant appartenu à Lamartine, et conservé au Musée Carnavalet).
Fragment *(La Chute du Rhin)*	— Alb. J. M. II, pp. 19-20. (Quelques vers de ce texte, au crayon, sur les pages 144, 150 et 156 du même *Pétrarque)*.
Fragment *(Hymne du Solitaire)*	— Arch. S.-P. — Ms. des *Harmonies Sacrées* (pièce 15). Ms. d'Angers (pièce 40).
Chant 19e *(Les Chevaliers)*	— B. N. Lamartine 34, pp. 2-12. [Les 12 premiers vers, également, dans Alb. J. M. I, p. 19].
Chant 20e *(id.)*	— Alb. J. M. II, pp. 1-14 et 22-30. [Les 13 premiers vers, également, dans B. N. Lamartine 50, p. 20 — Copie, non de la main de Lamartine, des vers 317-376 dans Arch. S.-P.].
Nouvelle version du Poème. Début	— Ms. J. M. (6 feuillets) *Chant lyrique du Jugement dernier* ; ms. partiel dans B. N. Lamartine 6, pp. 30-33 et dans l'album d'Angers des *Harmonies*, pièce 39.
[Plan en prose des *Visions*	— B. N. Lamartine 34, pp. 43-49].

Textes inédits.

En vers — *Chant 3*e du *Chevalier* (27 vers). B. N. Lamartine 5, pp. 30-29.

En prose — *Plan arrêté des Visions* [...] — B. N. Lamartine 2, pp. 34-40.

— *Notes recueillies pour le Poème des Visions.* Alb. J. M. I. pp. 1-3 de l'album renversé.

— plan de la *Vision 1*re *ou Chant 1*er. Alb. J. M. I. p. 6 de l'album renversé.

— *Plan du 19*e *chant.* B. N. Lamartine 50, p. 21.

— *Plan des 2*e *et 3*e *chants de la Vision 10*e. B. N. Lamartine 50, pp. 77-78.

Que sont devenus les manuscrits de l'*Invocation* et du *Deuxième chant des Visions* ? Du manuscrit de ce *Deuxième chant* nous ne savons, malgré nos recherches, absolument rien. Le manuscrit de l'*Invocation* était entre les mains de Valentine de Lamartine ; il ne figure plus aujourd'hui dans les Archives du château de Saint-Point.

Par ailleurs, M. Gustave Lanson qui avait bien voulu nous communiquer la liste qu'il avait dressée des principaux manuscrits conservés à Saint-Point, en 1913, notait la présence, « dans la petite malle noire », d'un album contenant des « *Notes pour le 58*e [sic] *chant* » des *Visions*. Ce document qui nous eût été si précieux a subi le sort mystérieux du manuscrit de l'*Invocation* [1].

1. M. Léon Séché (« Les manuscrits de Lamartine ». R. P., 15 octobre 1905) signalait déjà l'absence, à Saint-Point, des manuscrits de l'*Immortalité* et du *Lac* dont Valentine de Lamartine s'était servie pour constituer son volume des *Poésies Inédites*. M. de Montherot, écrivait Léon Séché, « ignore ce qu'ils sont devenus ». Mme Renée de Brimont n'a donc, hélas, que trop raison de parler des archives de Saint-Point comme d'un trésor « longtemps mal exploré, mal défendu » (*Annales de l'Académie de Mâcon*, 1930-1931, p. 199).

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS . . . 5

INTRODUCTION

I. — La Genèse des *Visions* 11
II. — Le Milieu et les Sources 22
III. — Les épaves du grand poème 58

LES TEXTES

I. — Les plans d'ensemble 69
II. — Invocation 78
III. — Premier Chant 92
IV. — Deuxième Chant 122
V. — Début et fragments du Quinzième Chant 148
VI. — Dix-neuvième et vingtième Chants. Début du vingt-et-unième. *Les Chevaliers* 170
VII. — Chant lyrique du Jugement dernier 235

CONCLUSION 247